



First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Foreign Affairs

Affaires étrangères

Chair:
The Honourable PETER A. STOLLERY

Président :
L'honorable PETER A. STOLLERY

Tuesday, February 1, 2005

Le mardi 1^{er} février 2005

Issue No. 4

Fascicule n° 4

Second meeting on:
Special study on Africa

Deuxième réunion concernant :
L'étude spéciale sur l'Afrique

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS

The Honourable Peter A. Stollery, *Chair*

The Honourable Consiglio Di Nino, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Andreychuk	Eyton
* Austin, P.C.	Grafstein
(or Rompkey, P.C.)	* Kinsella
Carney, P.C.	(or Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, P.C.	Prud'homme, P.C.
Di Nino	Robichaud, P.C.
Downe	Stollery

*Ex Officio Members

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Losier-Cool was substituted for that of the Honourable Senator Downe (*January 31, 2005*).

The name of the Honourable Senator Downe was substituted for that of the Honourable Senator Losie-Cool (*February 2, 2005*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Président : L'honorable Peter A. Stollery

Vice-président : L'honorable Consiglio Di Nino

et

Les honorables sénateurs :

Andreychuk	Eyton
* Austin, C.P.	Grafstein
(ou Rompkey, C.P.)	* Kinsella
Carney, C.P.	(or Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, C.P.	Prud'homme, C.P.
Di Nino	Robichaud, C.P.
Downe	Stollery

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du Comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Losier-Cool est substitué à celui de l'honorable sénateur Mahovlich (*le 31 janvier 2005*).

Le nom de l'honorable sénateur Downe est substitué à celui de l'honorable sénateur Losier-Cool (*le 2 février 2005*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday February 1, 2005
(8)

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chair, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Corbin, Di Nino, Grafstein, Losier-Cool, Mahovlich, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (8).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Blayne Haggart and Michael Holden, analysts.

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the committee continued its study of development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 13, Tuesday December 14, 2004.*)

WITNESSES:

Philip Zachernuk, Professor, Department of History, Dalhousie University, and President, Canadian Association of African Studies.

Timothy Stapleton, Associate Professor, Department of History, Trent University.

Frederic Cooper, Professor, Department of History, New York University.

Messrs. Zachernuk, Stapleton and Cooper made presentations and answered questions.

At 6:41 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Francois Michaud

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mardi 1^{er} février 2005
(8)

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 heures, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Corbin, Di Nino, Grafstein, Losier-Cool, Mahovlich, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., et Stollery (8).

Aussi présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque de Parlement : Peter Berg, Blayne Haggart et Michael Holden, analystes.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le Fascicule numéro 3, mardi 14 décembre 2004.*)

TÉMOINS :

Philip Zachernuk, professeur, département d'histoire, Université Dalhousie, et président, Association canadienne des études africaines.

Timothy Stapleton, professeur agrégé, département d'histoire, Université Trent.

Frederic Cooper, professeur, département d'histoire, Université de New York.

MM. Zachernuk, Stapleton et Cooper font des exposés puis répondent aux questions.

À 18 h 41, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, February 1, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, tomorrow there will be a meeting of the Canada-Europe Parliamentary Association at 3:30 p.m., so we will not start our committee meeting before 4:30 p.m., since some of our members will be attending that meeting of the executive.

This is our first meeting under our order of reference from the Senate to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

I would like to tell our witnesses that when we have a term of reference we try to be as encompassing as possible, so do not feel that you are restricted by our term of reference. This is our first meeting of what I think will be a fairly in-depth examination.

Welcome, and please proceed.

Mr. Philip Zachernuk, Professor, Department of History, Dalhousie University, and President, Canadian Association of African Studies: Mr. Chairman, I hope to make three broad points in my brief to this committee. First, that the forces of African history since at least the 19th century — especially outside forces — have been more disruptive than constructive, but not by any means simple or wholly negative. Second, our understanding of this history remains incomplete and partial. Third, in light of these points, anyone wishing to wrestle with African problems needs to proceed with due awareness of the biases and limitations of our understanding, and to seek input from diverse experts.

A quick overview of Africa's history over the last two centuries reveals, first, profound disruptions by external historical forces. States and merchants which had adapted to the demands of the Atlantic slave trade with some success were thrown into disarray by the abolition of slave trading in the early 19th century. The new systems developed in its wake, exporting African resources to Europe's industrial revolution, often used now readily available African slave labour, in short order creating some of the most extensive slave economies in the world.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 1^{er} février 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui, à 17 heures, pour étudier les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Mesdames et messieurs les sénateurs, il y aura une réunion de l'Association parlementaire Canada-Europe demain, à 15 h 30. Puisque certains de nos membres participeront à la réunion de l'exécutif, nous ne commencerons pas nos travaux avant 16 h 30.

Notre comité se réunit pour la première fois conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat pour étudier les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Je voudrais dire à nos témoins que lorsque nous avons un mandat, nous essayons d'être le plus exhaustif possible; il ne faut donc pas vous sentir limités par le libellé de notre mandat. Ceci est la première d'une série de rencontres qui, selon moi, donneront lieu à un examen assez approfondi de la question.

Bienvenue. Vous avez la parole.

M. Philip Zachernuk, professeur, département d'histoire, Université Dalhousie, et président, Association canadienne des études africaines : Monsieur le président, je voudrais soulever trois grandes questions dans mon témoignage devant ce comité. Premièrement, les forces de l'histoire en Afrique depuis au moins le XIX^e siècle — plus particulièrement les forces étrangères — ont été plus perturbatrices que constructives, mais leur incidence est loin d'être simple ou entièrement négative. Deuxièmement, notre compréhension de ce chapitre de l'histoire demeure incomplète et partielle. Troisièmement, compte tenu de ces éléments, quiconque souhaite s'attaquer aux problèmes de l'Afrique doit être bien conscient du fait que notre compréhension est limitée et fragmentaire et consulter divers experts.

Un survol rapide de l'histoire africaine des deux derniers siècles révèle d'abord des perturbations profondes causées par des forces historiques étrangères. L'abolition de l'esclavage, au début du XIX^e siècle, a semé le désarroi chez les États et les marchands qui s'étaient adaptés avec un certain succès aux exigences de la traite atlantique. Les nouveaux régimes apparus par la suite, qui exportaient les ressources africaines vers une Europe en pleine révolution industrielle, utilisaient souvent une main-d'œuvre locale, abondante et réduite à l'esclavage, créant ainsi en peu de temps l'une des plus vastes économies esclavagistes au monde.

Before this transformation settled in, however, Europeans arrived at the close of the 19th century as imperial conquerors. Reassured by their racist assumptions, they used state mechanisms to divert African labour and exploit African land directly. When the European powers intensified their meddling in African lives during the 1940s, with the hope of improving production, they quickly unleashed social and economic change they could not control, and gave in to African demands for self-government. The rapid end to colonial rule was as disruptive as its beginning.

The new African rulers assumed power fired with ambition, but hobbled by governments and ideologies largely inadequate for the challenges they faced. As these shortcomings became increasingly obvious from the 1960s, ongoing external disruptions undermined attempts to work out better solutions: meddling by American and Soviet Cold War strategists, the oil crisis, mounting debt, structural adjustment, agricultural collapse. The 1980s were perhaps the depth of this decline.

Africa, in short, has been a troubled spot not for decades but for centuries. It has been neither isolated from, nor much helped by, the broad sweep of modern history. It is very important, however, to get beyond this simple narrative in which Africans come across only as the victimized and the subjugated. First, we need to remember that colonial control was always incomplete and underfunded. The colonial rulers' actual achievements for the most part fell far short of their intentions. Colonial power was limited in part because Africans, in diverse ways, organized in many forms, consistently endeavoured to remain in control of their lives. They, of course, resisted changes that were harmful, but they did much more. Many sought to maximize their advantages in the processes of modernization and economic integration underway. Achieving this, or even knowing how, was never easy, but it involved avid adoption of new practices, adaptation of established practices and, often enough, resistance.

Two things follow when we recognize the diverse impacts of Africans on their own history. First, generalized overviews of Africa's recent history which attempt to tell the story along the lines of westerners versus Africans will fail to grasp what has happened and what is happening. Africans did not all respond in the same way. Second, modern African history is full of examples, some more successful than others, of Africans' practical and intellectual attempts to shape their own modern societies. These stories should be recognized and drawn upon in any effort to address Africa's problems.

Cependant, avant même que cette transformation ne soit complétée, les Européens sont débarqués à la fin du XIX^e siècle pour conquérir les territoires africains. Guidés par leurs préjugés racistes, ils ont utilisé des stratagèmes politiques pour écarter la main-d'œuvre locale et exploiter directement le territoire africain. Pendant les années 1940, les puissances européennes ont intensifié leur ingérence dans la vie des Africains dans l'espoir d'augmenter la production; elles ont alors rapidement provoqué des changements socio-économiques qu'elles ne pouvaient maîtriser, ce qui les a conduit à accéder aux demandes d'autonomie gouvernementale des Africains. La brusque fin de l'époque coloniale a été tout aussi perturbatrice que ses débuts.

Les nouveaux dirigeants africains ont accédé au pouvoir remplis d'ambition, mais ils ont été freinés par des gouvernements et des idéologies totalement inadéquats pour faire face aux difficultés. Ces faiblesses sont devenues de plus en plus évidentes à partir des années 1960, et les tentatives pour trouver de meilleures solutions ont été minées par des bouleversements externes : l'ingérence de stratèges américains et soviétiques lors de la guerre froide, les chocs pétroliers, la dette croissante, l'ajustement structurel et l'effondrement du secteur agricole. C'est peut-être dans les années 1980 que le déclin a été le plus profond.

En résumé, l'Afrique est une région troublée non seulement depuis des décennies, mais depuis des siècles. Le continent n'a pas échappé aux nombreux événements de l'histoire moderne, mais il n'en a pas vraiment bénéficié non plus. Il est cependant très important de dépasser ce discours simpliste selon lequel les Africains ne sont que des victimes ou des dominés. Tout d'abord, nous devons nous rappeler que la domination coloniale était sous-financée et incomplète. La plupart des réalisations des puissances coloniales étaient très loin de correspondre aux intentions. Le pouvoir de ces puissances était limité en partie parce que les Africains, de diverses façons et organisés sous différentes formes, se sont constamment efforcés de rester maîtres de leur destinée. Ils ont évidemment résisté aux changements qui leur étaient préjudiciables, mais ils ont fait beaucoup plus. Plusieurs voulaient obtenir le plus de pouvoirs possible dans les processus de modernisation et d'intégration économique en cours. Atteindre ce but, ou même savoir comment s'y prendre, n'était jamais facile, mais cela se traduisait par l'adoption enthousiaste de nouvelles pratiques, l'adaptation de pratiques établies et, assez souvent, la résistance.

Deux choses me viennent à l'esprit lorsque nous parlons des diverses façons dont les Africains ont influencé le cours de leur histoire. La première : les survols généralisés de l'histoire récente de l'Afrique, qui tentent de présenter la version des occidentaux plutôt que celle des Africains, ne suffisent pas à nous faire comprendre ce qui s'est passé ni la situation actuelle. Tous les Africains n'ont pas répondu de la même manière. La deuxième : l'histoire récente de l'Afrique abonde d'exemples, certains plus heureux que d'autres, illustrant les tentatives concrètes et les démarches intellectuelles des Africains pour modeler leurs propres sociétés modernes. Il faudrait en tenir compte et s'en inspirer dans tous les efforts destinés à régler les problèmes auxquels l'Afrique fait face.

My second broad point is that our understanding of Africa's history has grown in a particular way, and thus has certain qualities of which we all need to be wary. Our understanding is grounded in outsiders' writing, especially grounded in writing by Europeans of the colonial era. This writing was marked by an assumption of African inferiority. In this tradition, Africa was often regarded as a place beyond history, unable to change on its own without outsiders' help.

African intellectuals and African historians have rebutted this view for decades, but legacies of it continue to plague the way we approach African questions. Popular violence, for example in Rwanda, is still sometimes presented as "ancient tribal rivalry." In fact, even the so-called tribes here were very much a product of modern political forces. Also, Africans are often treated as passive victims stuck in tradition, needing our help to solve their problems. In fact, their problems often cannot be explained unless we understand how they are embedded in larger historical forces which also affect us.

To understand what has gone on in African societies, we need to understand African history not just as external disruption, but also as a story shaped by diverse African efforts. Our ability to understand this history remains imperfect as we continue to recover from the profound deficit created by the not-so-distant denial that Africans could even make their history. To sustain an approach to African problems which might highlight Africans' efforts and best efface lingering biases, I would encourage this committee to consult experts from a wide spectrum of opinion and, not least, scholars of African affairs well rooted in the African continent. A vibrant diaspora of African-trained African experts and scholars now exists, with many members connected to Canadian institutions. Their knowledge should be drawn upon and their sometimes divergent perspectives appreciated.

The Chairman: Thank you.

Mr. Stapleton, please proceed.

Mr. Timothy Stapleton, Associate Professor, Department of History, Trent University: I will talk mostly about southern Africa, my area of specialty. That is where I lived and I go back to just about every year. My expertise is focused mostly on South Africa and Zimbabwe. I will review a few important historical and current factors that the committee should be aware of and should take into account during its study.

The history of settler colonialism and minority rule is very strong in the history of southern Africa. It created a history where extreme racism, racial segregation and state violence were the norm. This did not end decades ago; rather, it ended recently, and elements of it still exist.

Land alienation was one result of this. In most of southern Africa, African people were systematically pushed off their land to make room for settler commercial farmers. Minority settler

Autre question importante : notre compréhension de l'histoire de l'Afrique a pris des tournures particulières, et nous devons nous méfier de certaines interprétations. Nous nous sommes basés sur les écrits d'étrangers, surtout ceux d'Européens de l'ère coloniale, dans lesquels les Africains étaient toujours considérés comme inférieurs. C'est pourquoi l'Afrique a souvent été perçue comme un continent dépassé par l'histoire, incapable d'évoluer sans une aide extérieure.

Depuis des dizaines d'années, les intellectuels et historiens africains tentent de changer cette perception, mais celle-ci continue de nuire à notre façon d'aborder les questions qui ont trait aux Africains. Parfois, on attribue encore la violence populaire, par exemple au Rwanda, à d'anciennes rivalités entre tribus. En fait, même ces soi-disant tribus sont le produit de forces politiques modernes. De plus, les Africains sont souvent traités comme des victimes passives ancrées dans les traditions et qui ont besoin de notre aide pour régler leurs problèmes, lesquels sont souvent inexplicables jusqu'à ce qu'on comprenne dans quelle mesure ils sont inhérents aux forces historiques plus grandes qui nous influencent, nous aussi.

Pour comprendre ce qui s'est passé dans les sociétés africaines, nous devons comprendre leur histoire, et pas seulement à la lumière des bouleversements externes, mais aussi en tenant compte des multiples efforts déployés par les Africains eux-mêmes. Cependant, notre capacité à le faire reste défailante; nous tentons toujours de sortir du profond fossé qu'a creusé notre refus pas si lointain de croire que les Africains pouvaient écrire leur histoire. Afin de favoriser une approche des problèmes susceptible de souligner les efforts des Africains et de mettre un terme aux préjugés qui perdurent, j'encourage les membres du comité à consulter des experts de différents courants de pensée et, surtout, des spécialistes des affaires africaines bien enracinés sur le continent noir. Il existe aujourd'hui une diaspora dynamique d'experts et d'universitaires africains formés par des Africains, dont plusieurs représentants ont développé des liens avec des institutions canadiennes. Leurs connaissances devraient être mises à profit et leurs points de vue, parfois divergents, mis en valeur.

Le président : Merci.

Monsieur Stapleton, la parole est à vous.

M. Timothy Stapleton, professeur agrégé, département d'histoire, Université Trent : Je vous parlerai surtout de l'Afrique australe, mon domaine de spécialité. J'y ai vécu et j'y retourne à peu près toutes les années. Mon domaine de compétences est surtout axé sur l'Afrique du Sud et le Zimbabwe. Je passerai en revue quelques facteurs historiques et actuels importants que le comité devrait connaître et considérer lors de son étude.

Règle de la minorité blanche et colonialisme ont marqué l'histoire de l'Afrique australe. Le racisme extrême, la ségrégation raciale et la violence étatique étaient la norme. On n'y a pas mis fin il y a de cela des dizaines d'années, mais seulement récemment, et on en voit encore les traces.

Puis a suivi la confiscation des terres. Dans presque tout le sud de l'Afrique, les populations étaient systématiquement forcées d'abandonner leurs terres, lesquelles étaient cédées aux colons

regimes, such as in South Africa and in southern Rhodesia, passed legislation in the early 20th century that sought to undermine African commercial agriculture to subsidize and support settler commercial agriculture. Again, this did not end 50 or 60 years ago. People were being forcibly removed in South Africa in the 1980s and in Zimbabwe during the war in the 1970s. It was that recent, and so it is fresh in people's minds.

The migrant labour system was developed in southern Africa with the mining industry as the main beneficiary. It worked because of the mechanisms of taxation and the land alienation that I mentioned. African people had to pay cash to the government, but they did not have the land to grow cash crops to sell to earn that money, so they had to go off to the mines and become a class of very low-paid, exploited, vulnerable labour. This led to massive social dislocations.

There is a strong history of liberation struggle in southern Africa. Warfare, extreme nationalism and a struggle mentality are common and, unfortunately in some cases, they have led to post-colonial authoritarian governments. There is a sense that, if you were not part of the struggle, then you are not part of the nation and, therefore, you do not have a say in the politics, et cetera.

The Cold War legacy is strong. People do not forget that, in general, Western countries backed the settler colonial governments. There is a general distrust of the West, even though people aspire to a western, middle-class standard of living — everyone would love that. Conspiracy theories abound that tend to blame all problems on the West. Anyone who is in conflict with the West is often seen as a hero, and so Communists are seen as good people who helped.

I will never forget being in Zimbabwe during the first Gulf War when I saw many people wearing Saddam Hussein T-shirts, although there is no obvious presence of Islam in that area. Many believed that, if Saddam Hussein was fighting the West, then he must be good. Of course, the memory of all these things can be manipulated for political purposes. We have seen that lately in a few cases, especially in Zimbabwe. It is easy to label opposition politicians as people who want to bring back the bad old days of colonialism. Extreme poverty, of course, is a constant reality. Hopelessness, desperation and a variety of crime are quite common. Naturally, this dovetails with many problems.

The last item I will mention is something that I hope we will discuss and the committee will take into account: the HIV/AIDS pandemic that has hollowed out southern African society by hitting the most productive group. Certainly, I would not want to give the impression that this is a problem or a disease of the poor. Most people who are HIV positive are poor, but that is because

exploitants agricoles. Au début du XX^e siècle, les régimes mis en place par les colonisateurs, par exemple en Afrique du Sud et en Rhodésie du Sud, ont adopté des lois visant à subventionner et à soutenir l'agriculture commerciale, portant ainsi un dur coup à l'agriculture africaine. Encore une fois, 50 ou 60 ans auparavant, rien n'avait changé. Des gens ont été déplacés de force dans les années 1980 en Afrique du Sud et durant la guerre qui a eu lieu dans les années 1970 au Zimbabwe. C'est donc très récent, voilà pourquoi c'est encore frais l'esprit des populations.

Le système de travail migrant, qui s'est développé en Afrique australe, a surtout profité à l'industrie minière. Il a pu fonctionner grâce aux mécanismes d'imposition et d'aliénation des terres que j'ai mentionnés. Les Africains devaient donner de l'argent à leurs gouvernements, mais n'avaient pas de terres pour faire la culture commerciale qui leur permettrait d'en gagner. Ils ont donc dû aller travailler dans les mines et ont intégré la classe des travailleurs sous-payés, exploités et vulnérables, ce qui a entraîné des cassures sociales, et cetera.

Il y a, en Afrique australe, une longue histoire de lutte pour la libération. La guerre, le nationalisme extrême et l'esprit de lutte sont courants et, malheureusement, dans quelques cas, ils ont mené à des gouvernements post-coloniaux autoritaires. L'état d'esprit qui prévaut est que si vous n'avez pas participé à la lutte, vous ne faites pas partie de la nation et vous n'avez donc pas votre mot à dire en politique, et cetera.

L'héritage de la guerre froide est important. Les gens n'oublient pas qu'en général, les pays occidentaux ont appuyé des gouvernements coloniaux. Les gens sont généralement méfiants envers l'Occident, bien qu'ils veuillent tous avoir le niveau de vie de la classe moyenne occidentale. Nombreuses sont les théories de la conspiration qui ont tendance à tenir l'Occident responsable de tous les problèmes. Quiconque est en conflit avec l'Occident est souvent considéré comme un héros, c'est pourquoi les communistes sont perçus comme de braves gens qui ont fait bonne oeuvre.

Je n'oublierai jamais que lorsque j'étais au Zimbabwe durant la première guerre du Golfe, beaucoup de gens portaient des tee-shirts à l'effigie de Saddam Hussein, même s'il n'y avait aucune présence évidente de l'islam dans la région. Beaucoup croyaient que si Saddam Hussein combattait l'Occident, il devait être bon. Bien entendu, toutes ces choses peuvent être manipulées à des fins politiques. Nous avons pu être témoins de ce phénomène récemment dans quelques cas, particulièrement au Zimbabwe. Il est facile de cataloguer les politiciens de l'opposition comme des gens qui veulent revenir aux jours sombres du colonialisme. La pauvreté extrême est, bien sûr, une réalité inexorable. Le sentiment d'impuissance, le désespoir et la criminalité sont assez courants. Naturellement, tout cela est rattaché à beaucoup d'autres problèmes.

Le dernier point que j'aimerais aborder concerne un sujet dont je voudrais que nous discutions et que le comité prenne en compte. Je veux parler de la pandémie du VIH/sida qui a dévasté l'Afrique australe en touchant son groupe le plus productif. Bien sûr, je ne voudrais pas donner l'impression qu'il s'agit d'un problème ou d'une maladie de pauvres. La plupart des

most people in the region are poor. This pandemic has hit the wealthy, intellectual people just as much and that has been devastating to society. Many medical professionals, teachers and business people are gone. The pandemic has been worsened by poverty. Certainly, death rates can be explained in terms of poverty, but there is more to it than that. I will leave my comments at that.

The Chairman: Thank you.

Mr. Cooper, please proceed.

Mr. Frederick Cooper, Professor, Department of History, New York University: Thank you, Mr. Chairman.

Two visions of blame for Africa's woes are in competition: Africa the victim of colonialism; and Africa caught in its own cultural incapacities. Let me instead stress that African-European actors are the co-authors of Africa's current situations and solutions will be co-authored as well. We are not looking at a single, essential Africa, but at a continent changing and interacting with the rest of the world. Colonial states faced the same dilemma as African kings, that is, how to control an African population when geographic dispersal and organizations that decentralized communities gave a strong exit option. The easy part of colonization was conquest and the hard part was to routinize power. Modern colonizers did what empire builders long did: co-opt indigenous peoples into subordinate roles in empires. This had consequences in that colonial reliance on chiefs rigidified ethnicity. Herein lie the roots of many of today's ethnic cleavages.

Economically, colonial Africa became a patchwork of zones of African agricultural initiative, areas of white settlement, mine towns and cities, all surrounded by larger areas from which labour could be temporarily pulled but where the state had neither the will nor the power to effect systematic change.

Colonial regimes could control port cities, build narrow communications routes and collect import and export taxes. Colonial experts proposed more ambitious development programs in the 1920s, but French and British governments refused to fund them because they did not want to spend metropolitan taxpayers' money in colonies or upset delicate arrangements with African chiefs. Thus, we have the making of the gatekeeper state, which is able to manage and profit from the interface between the colonial territory and the world market with weak ability to control and transform interior spaces.

séropositifs sont pauvres, mais c'est parce que la majorité des habitants de cette région sont pauvres. Cette pandémie a également frappé autant les riches que les intellectuels et elle s'est révélée destructrice pour la société. De nombreux professionnels de la santé, enseignants et gens d'affaires ont été emportés par la maladie. La pandémie a empiré à cause de la pauvreté. Assurément, le taux de mortalité pourrait bien s'expliquer par la pauvreté, mais il y a plus. Je m'arrêterai ici.

Le président : Merci.

Monsieur Cooper, veuillez poursuivre.

M. Frederick Cooper, professeur, département d'histoire, Université de New York : Merci, monsieur le président.

Deux points de vue sur les malheurs de l'Afrique s'affrontent. D'un côté, il y a ceux pour qui l'Afrique est victime du colonialisme et, de l'autre, ceux qui croient que l'Afrique est aux prises avec ses propres incapacités culturelles. Permettez-moi plutôt de souligner que ce sont les décideurs africains et européens qui sont ensemble responsables des situations actuelles en Afrique, et il faudra qu'ils trouvent aussi ensemble les solutions. L'Afrique n'est pas un bloc figé, mais un continent en mutation qui interagit avec le reste du monde. Les États coloniaux ont fait face au même dilemme que les rois africains, c'est-à-dire, comment exercer leur suprématie sur les populations locales quand la répartition géographique et la décentralisation ont créé une nouvelle situation? Dans la colonisation, ce qui était facile, c'était la conquête; ce qui était difficile, c'était de maintenir le pouvoir. Les colonisateurs modernes ont fait ce que les créateurs d'empires ont fait il y a longtemps : ils ont assimilé les peuples indigènes en leur donnant des rôles de subordonnés au sein des empires, de sorte que la confiance qu'ils avaient dans les chefs exacerbait le caractère ethnique. C'est de là, d'ailleurs, que viennent beaucoup de clivages ethniques.

Sur le plan économique, l'Afrique coloniale est devenue une mosaïque de zones agricoles, de colonies de Blancs, de villes minières, toutes entourées par de plus grandes régions où l'on pouvait puiser temporairement de la main-d'œuvre, mais où les États n'avaient ni la volonté ni le pouvoir d'entreprendre des changements systématiques.

Les régimes coloniaux pouvaient contrôler des villes portuaires, créer des axes de communication étroits et percevoir des taxes à l'importation et à l'exportation. Des experts colonialistes ont proposé des programmes de développement plus ambitieux au cours des années 1920, mais les gouvernements français et britannique ont refusé de financer ces projets parce qu'ils ne voulaient pas dépenser l'argent des contribuables métropolitains dans les colonies ni compromettre les accords fragiles conclus avec des chefs africains. De là sont nés ce que l'on appelle les États gardiens, capables de gérer les échanges entre le territoire colonial et le marché international et d'en profiter, mais limités dans leur capacité à contrôler et à transformer les espaces intérieurs.

Most Africans had every reason to distance themselves from the colonial economy. Only when a wave of strikes and urban riots began in the late 1930s did the British undertake a new initiative: the Colonial Development and Welfare Act, 1940. The French acted similarly in 1946.

In the mid 1950s, France and Britain, caught between radical anti-colonial movements and claims of imperial citizens and subjects, and equality within empire, began to rethink the wisdom of colonial rule. Debates over developmental colonialism helped to convince colonial rulers that many Africans believed in modernization and would want to keep ties to former colonial powers. Decolonization became imaginable.

This process turned colonial development into national development projects. The first generation of African leaders had experienced the power of claims made on the basis of citizenship from workers, students and farmers. Two African politicians who had mobilized and engaged citizenry, Kwame Nkrumah from Ghana and Sékou Touré from Guinea, were the first to crack down on labour and farmers' organizations as soon as they acquired power. They became increasingly autocratic.

For the leader of a new state, the dilemma is understandable. The nationalism evoked in the independence struggle was thin. He had reason to fear other politicians or independent entrepreneurs. For the ruled, insecurity led to a strategy that economists call "scrabbling." Different family members moved back and forth between local agriculture, urban wage labour, and maintaining village social networks and seeking client relationships with city politicians. These do not reflect an outdated culture that values collectivity over the individual but, rather, efforts to preserve a variety of social ties.

The coups that began in the 1960s suggest that rulers were not paranoid. Instability was characteristic of the gatekeeper state. With so few alternatives for getting wealth, the gate was worth struggling for.

That said, the range of variation is great, and it would be a mistake to let the Congo of the 1960s or the Sudan today stand in for the entire continent. In the 1960s and 1970s, Kenya and the Côte d'Ivoire managed the gatekeeper state reasonably well. South Africa is the best example of an economy that is complex enough to avoid being a gatekeeper state. On the other extreme, some rulers are unable to maintain any kind of state, as in Somalia.

For all the weaknesses of gatekeeper states, the development era from the 1940s to the 1970s had its achievements: average annual growth rates of per capita income of 2.4 per cent between

La plupart des Africains avaient tout à fait raison de se distancier de l'économie coloniale. À la fin des années 1930, à la suite d'une multitude de grèves et d'émeutes urbaines, les Britanniques ont pris une nouvelle initiative : ils ont adopté la Colonial Development and Welfare Act en 1940. Les Français ont fait de même en 1946.

Vers 1955, la France et la Grande-Bretagne, prises entre des mouvements anti-coloniaux radicaux, des revendications de leurs citoyens et sujets pour assurer l'égalité au sein de l'empire, ont commencé à songer au bien-fondé du colonialisme. Des débats sur un colonialisme renouvelé ont aidé à convaincre les dirigeants coloniaux que bon nombre d'Africains croyaient à la modernisation et souhaitaient garder des liens avec les anciennes puissances coloniales. La décolonisation est alors devenue envisageable.

Ce processus a transformé le développement colonial en projets de développement nationaux. La première génération de dirigeants africains a été confrontée au pouvoir de revendication des citoyens de leur pays, qu'ils soient travailleurs, étudiants ou fermiers. Deux politiciens africains qui ont mobilisé leur population et éveillé leur intérêt, Kwame Nkrumah, du Ghana, et Sékou Touré, de la Guinée, ont été les premiers à imposer des mesures draconiennes contre les organisations de travailleurs et de fermiers aussitôt qu'ils ont accédé au pouvoir. Ils sont ensuite devenus de plus en plus autocratiques.

Pour le dirigeant d'un nouvel État, le dilemme est compréhensible. Le nationalisme né de la lutte pour l'indépendance était modéré. Ce dirigeant avait raison de craindre d'autres politiciens ou des entrepreneurs indépendants. Chez les citoyens, l'insécurité a mené à une stratégie que les économistes appellent « système D ». Différents membres d'une famille passaient de l'une à l'autre des activités suivantes : agriculture locale, travail peu rémunéré dans les villes, maintien de réseaux sociaux dans les villages et établissement de relations de clients avec les dignitaires municipaux. Cela ne reflète pas une culture archaïque où la collectivité prime sur l'individu, mais plutôt des efforts déployés pour préserver une série de liens sociaux.

Les coups d'État qui ont commencé dans les années 1960 laissent à penser que les dirigeants n'étaient pas paranoïaques. L'instabilité était caractéristique de l'État « gardien ». Puisque les gens disposaient d'options pour s'enrichir, le jeu en valait la chandelle.

Cela étant dit, les différences sont grandes, et ce serait une erreur de penser que le Congo des années 1960 et le Soudan d'aujourd'hui sont représentatifs du continent tout entier. Dans les années 1960 et 1970, le Kenya et la Côte d'Ivoire ont réussi à maintenir le cap assez bien. L'Afrique du Sud est le meilleur exemple d'une économie suffisamment complexe pour éviter de devenir un État « gardien ». À l'opposé, certains dirigeants sont incapables de gouverner un quelconque État, comme c'est le cas en Somalie.

Étant donné que les États « gardiens » avaient des faiblesses, le développement de 1940 à 1970 a été une réussite : les taux de croissance annuels moyens des revenus par habitant ont augmenté

1950 and 1975; doubling the percentage of children enrolled in primary school; and increasing lifespan from 40 to 52 years. Some countries did worse than others, but the general negative picture of African economies we now have misses the development gains of the late colonial and early independence periods, and largely reflects the 1970s and 1980s.

The inability of African states to reduce vulnerability to the world economy cost them dearly in the oil shocks and world recession of the 1970s. The remedy prescribed by international financial institutions did not cure the patient. Whatever the merits of structural adjustment plans, budget cutting meant reversal of past improvement in education and health services.

Politically, the effects were worse. The fledgling democracy movements of the 1990s lacked the resources to show that honest government could pay off for the average citizen.

Development is on the world agenda again. Looking to the future, we should remember both the historical dilemmas in which Africans find themselves and the fact that development efforts in some circumstances improved people's lives. Politically, we should remember the moment when Africans embraced the politics of citizenship.

In the 1940s and 1950s, social and political movements turned imperial powers' need for legitimacy into claims for equality and wages, education and public services, as well as politics. In the 1990s, democracy movements challenged dictators in Nigeria, Zambia and Kenya. For decades, a principal movement battled apartheid in South Africa.

All such movements combined activism within Africa with support from overseas. Conversely, the staying power of Mobutu in Zaire could only be understood by his combination of patronage and repression at home, and support abroad.

Will a fully implemented world development effort put Africa on a path away from ethnic cleavages and toward economic integration? Only if we confront the complex and varied specificity of African societies and their changing relationship to the rest of the world will that happen.

In conclusion, I would emphasize that what is in question is not just specific measures but how we think about the future in ways informed by the past. First, to think realistically, we need knowledge and context to understand the constraints under which leaders and ordinary people operate and their need for security. We should not let a singular image of Africa stand in for analyses of specific problems and trajectories.

de 2,4 p. 100 entre 1950 et 1975, le pourcentage des enfants inscrits à l'école primaire a doublé et l'espérance de vie est passée de 40 ans à 52 ans. Certains pays ont fait pire que d'autres, mais l'image négative générale que nous avons des économies africaines reflète surtout les années 1970 et les années 1980 et ne tient pas compte des progrès de développement de la fin de la période coloniale et du début de la période d'indépendance.

L'incapacité des États africains de minimiser leur vulnérabilité face à l'économie mondiale leur a coûté cher, surtout lors des chocs pétroliers et de la récession mondiale des années 1970. Le remède prescrit par les institutions financières internationales n'a pas réussi à guérir le patient. Peu importe les mérites des plans d'ajustement structurel, les compressions budgétaires ont entraîné une érosion des acquis en matière d'éducation et de santé.

Sur le plan politique, les contrecoups étaient pires. Les jeunes mouvements démocratiques des années 1990 n'avaient pas les ressources nécessaires pour démontrer qu'un gouvernement honnête pourrait satisfaire le citoyen moyen.

Le développement est de nouveau à l'ordre du jour international. Face à l'avenir, il est important de se rappeler à la fois des difficultés qu'ont connu les Africains au cours de leur histoire et du fait que les efforts de développement ont parfois amélioré la vie des gens. Sur le plan politique, il ne faut pas oublier le moment où les Africains ont adopté la politique de la citoyenneté.

Dans les années 1940 et 1950, des mouvements politiques et sociaux ont transformé le besoin de légitimité des puissances impériales en revendications en matière d'égalité, de salaires, d'éducation, de services publics et de politique. Dans les années 1990, les mouvements démocratiques se sont élevés contre les dictateurs du Nigeria, de la Zambie et du Kenya. Pendant des décennies, un mouvement, essentiellement, a lutté contre l'apartheid en Afrique du Sud.

Tous ces mouvements combinaient l'activisme africain et le soutien étranger. Inversement, la résistance de Mobutu au Zaïre ne peut s'expliquer que par la façon dont ce dirigeant a su allier favoritisme et répression dans son pays, tout en bénéficiant de l'appui de l'étranger.

Est-ce que la mise en œuvre complète d'un effort de développement international pourra sortir l'Afrique des clivages ethniques et la mettre sur la voie de l'intégration économique? Cela ne peut se produire que si l'on tient compte de la spécificité complexe et variée des sociétés africaines et de leurs relations changeantes avec le reste du monde.

En conclusion, je tiens à souligner qu'il n'est pas seulement question de mesures spécifiques, mais de savoir comment nous concevons l'avenir à la lumière du passé. Premièrement, si nous voulons être réalistes, nous avons besoin de connaissances et de contexte pour comprendre les contraintes sous lesquelles les dirigeants et les gens ordinaires agissent, et leur besoin de sécurité. Nous ne devons pas nous laisser aveugler par une image unique de l'Afrique lors de l'analyse des problèmes et des trajectoires spécifiques.

Second, we need to recognize that the gatekeeper state is neither an African illness nor a European imposition, but a Euro-Afro-American coproduction. We should look critically not only at African states, but also at the institutions which constitute the world economy.

Finally, from the days of anti-slavery and anti-colonial movements, successful political action depended on the resonance between the concerns of local people and supporters in distant lands. Political change does not come simply from do-good outsiders or authentic local communities. Experience makes clear that the possibility that powerful structures can be changed is not entirely Utopian.

The Chairman: The staff and I have been wrestling with this for the last month. Africa is a very large continent. I spent an important part of my youth in much of Africa. Professor Zachernuk talked about Africa as a whole and Mr. Stapleton talked about the southern part, which, as you point out, you know about. You made some important and interesting observations, particularly about the late colonial period. There was a period when things seemed to be not so bad. The colonial period was not just all the same. It lasted for quite a long time and there were changes. It was not the same everywhere.

Africa is huge. The continent stretches from the Atlantic Ocean to the Indian Ocean and from the Mediterranean Sea to the South Atlantic, although we are generally concerned here with south of the Sahara. In your minds, do you divide it? I, personally, do tend to make certain divisions in my mind. For example, I think of West Africa separately, and that is probably because there was no settler movement in the west.

As Mr. Stapleton said, there is an enormously long and complex history of southern Africa — of South Africa and central Africa. That is very different from the long history in West Africa. I will not touch on the Congo and East Africa.

Do you have a breakdown that would make it easier and more digestible for the committee to deal with? I find it difficult to refer to Africa as a whole because of the enormous complexities that exist there.

Would anyone care to take a crack at that question?

Mr. Stapleton: I would add that even within African countries there is incredible diversity. South Africa has 11 official languages, plus a few others that are not official languages. Zimbabwe has fewer, but there is still a lot of diversity even within those countries.

The Chairman: Then we have the areas where the Muslim meets the Christian/Animist. That line is of enormous importance. Does anyone have any ideas on that?

Mr. Cooper: To pursue the point that you make, let us consider one of the current crises that is most severe, the Côte d'Ivoire situation. This is a crisis not of separation but of connection. The

Deuxièmement, nous devons accepter que l'État « gardien » n'est ni un fléau africain ni une imposition européenne, mais une création à la fois européenne, africaine et américaine. Nous ne devons pas être critiques uniquement à l'endroit des États africains, mais aussi envers les institutions qui sous-tendent l'économie mondiale.

Enfin, à l'époque des mouvements anti-esclavagistes et anti-coloniaux, l'efficacité de l'action politique dépendait de l'intérêt que suscitaient les préoccupations des gens du pays à l'étranger. Les changements politiques ne viennent pas simplement de bienfaiteurs étrangers ou de collectivités locales authentiques. L'histoire nous montre clairement que la possibilité de changer des structures puissantes n'est pas entièrement utopique.

Le président : Cela fait un mois que je discute de la question avec le personnel de recherche. L'Afrique est un continent très vaste. J'ai passé une grande partie de ma jeunesse dans de nombreuses régions d'Afrique. M. Zachernuk nous a parlé de l'Afrique dans son ensemble, et M. Stapleton s'est concentré sur l'Afrique australe qu'il connaît bien. Vous avez fait des observations importantes et intéressantes, notamment à propos de la fin de la période coloniale. Il y avait une époque où les choses ne semblaient pas aller si mal. La période coloniale n'était pas partout pareille. Elle a duré longtemps et il y a eu des changements.

L'Afrique est immense. Le continent s'étend de l'océan Atlantique à l'océan Indien et de la mer Méditerranée à l'Atlantique Sud, bien qu'ici nous nous intéressions généralement à ce qui se passe au sud du Sahara. Divisez-vous le continent dans votre esprit? Pour ma part, j'ai tendance à faire certaines divisions. Par exemple, je traite l'Afrique occidentale séparément, et c'est probablement parce qu'il n'y a eu aucun mouvement colonisateur dans l'Ouest.

Comme l'a dit M. Stapleton, l'Afrique australe — principalement l'Afrique du Sud et l'Afrique centrale — a une histoire très longue et complexe, très différente de celle de l'Afrique occidentale. Je ne commencerai même pas à parler du Congo et de l'Afrique orientale.

Pouvez-vous nous présenter une analyse plus facile à assimiler pour le comité? J'estime qu'il est difficile de considérer l'Afrique comme un tout en raison de l'énorme complexité de ce continent.

Est-ce que quelqu'un voudrait tenter une réponse?

M. Stapleton : J'ajouterais qu'il y a une grande diversité, même au sein des pays africains. L'Afrique du Sud compte 11 langues officielles et plusieurs dialectes. Le Zimbabwe, quant à lui, en a moins. Il reste qu'il y a tout de même beaucoup de diversité au sein de ces pays.

Le président : Nous avons ensuite les régions où les musulmans côtoient les chrétiens et les animistes. Ces divisions revêtent une importance énorme. Est-ce que quelqu'un voudrait se prononcer sur le sujet?

M. Cooper : Pour approfondir le point que vous venez de soulever, examinons une des crises les plus graves à l'heure actuelle : la situation en Côte d'Ivoire. Il ne s'agit pas d'une crise

wealth of the Côte d'Ivoire and the cocoa industry was largely built on the labour of people from the Muslim north. It was the integration of southern proprietors and northern labourers that made the Côte d'Ivoire economy one of the best in Africa through the 1980s. However, it is within that micro society that things have broken down in a terrible way.

You could say something similar about Rwanda, where the people on both sides of the genocide basically share the same culture. Therefore, the inference that I would make in response to your question is we have to deal with regions as they are, not simply east, west, north, south, but by understanding these kinds of dynamics; otherwise, people might get things very wrong.

An example of people on the outside getting things very wrong is Rwanda in 1994, where it was easy to say that African tribes were "going at it." However, they were not tribes and they were not culturally distinct groups. The explanation for that was more complex, and therefore the situation politically that the world faced in 1994 was much more complex.

Mr. Zachernuk: I do not think there is a simple answer to your question. You must recognize that we only see Africa from the outside. Although it is not apparent until recent times in history, Africans only saw themselves as Africans when they stepped outside the continent.

Any kind of grouping or interior boundaries you want to make should be based on what question you are asking, what context. At times, you can talk about the whole of Africa — when you are responding, for example, to African union initiatives or statements and policies. At other times you might want to consider language boundaries or different kinds of economies. You may also want to highlight religious affiliations.

I think the way to divide Africa should be loose. It should be tied to a given and always tied to a question about what you want to know, what you are pursuing, because there are no givens for the entire continent.

The Chairman: We are pursuing what is set out in our term of reference. Development and security challenges are a concern of the international community. We must have some order in our minds. When development mentalists talk about Africa, I hear disorder. That disorder has not helped the situation. I also recognize the religious divide. We also have to recognize the settler countries and countries that did not have settlers. Those delineations are clear in my mind. I do not think you have helped me very much.

Mr. Stapleton: To put it simply, you must realize that certain issues are common to many African countries, but then there are many very peculiar regions, sometimes country specific and sometimes even within countries. Certain districts have specific issues. We have to be flexible.

destinée à diviser le pays, mais plutôt à préserver son unité. La richesse de la Côte d'Ivoire et de l'industrie du cacao s'est développée en grande partie grâce à la main-d'œuvre du nord musulman. L'interdépendance entre les propriétaires du sud et les ouvriers du nord a propulsé l'économie ivoirienne au rang des meilleures économies d'Afrique au cours des années 1980. Toutefois, c'est au sein de cette microsociété que les choses se sont détériorées de façon terrible.

Vous pourriez dire la même chose à propos du Rwanda, un pays où les victimes et les bourreaux du génocide partageaient essentiellement la même culture. Par conséquent, la conclusion que je tirerais pour répondre à votre question est que nous devons prendre les régions comme elles sont, et ne pas en parler en termes d'est, d'ouest, de nord et de sud, tout en comprenant ce type de dynamique. Sinon, les gens pourraient se tromper lourdement.

Les événements survenus au Rwanda en 1994 constituent un exemple illustrant à quel point les gens de l'extérieur n'ont rien compris; c'était facile de dire que des tribus africaines « s'affrontaient ». Pourtant, il ne s'agissait pas de tribus, et ces groupes n'étaient pas distincts sur le plan culturel. L'explication de cette confusion était très complexe, et la situation politique à laquelle le monde faisait face en 1994 était encore plus compliquée.

M. Zachernuk : Je ne crois pas qu'il y ait de réponse simple à votre question. Vous devez admettre que nous voyons l'Afrique seulement de l'extérieur. Bien que ça n'ait pas été apparent jusqu'à récemment dans l'histoire, les Africains se percevaient seulement comme des Africains lorsqu'ils étaient à l'extérieur du continent.

N'importe quel type de regroupements que vous voudriez faire ou de frontières intérieures que vous voudriez tracer devrait dépendre de la question que vous posez et du contexte. Parfois, vous pouvez parler de l'Afrique dans son ensemble comme, par exemple, lorsque vous faites référence à des initiatives, des déclarations et des politiques de l'Union africaine. À d'autres moments, vous voudrez peut-être examiner les frontières linguistiques ou les différents types d'économie. Vous voudrez peut-être aussi mettre en relief les appartenances religieuses.

Je crois qu'il existe différentes façons de diviser l'Afrique. Tout dépend de ce que vous voulez savoir, de ce que vous recherchez, car une situation donnée ne peut s'appliquer à tout le continent.

Le président : Nous nous limitons à ce qui est énoncé dans notre mandat. Les problèmes de développement et de sécurité préoccupent la communauté internationale. Nous devons y voir clair. Lorsque les tenants du développement parlent de l'Afrique, selon moi, ils font état du chaos qui y règne. Cela n'a rien arrangé. Je sais aussi que des religieux fomentent les divisions. Nous devons également savoir quels pays étaient colonisés et lesquels ne l'étaient pas. Tout cela est clair dans mon esprit. Je ne crois pas que vous m'ayez réellement aidé.

M. Stapleton : Dit simplement, vous devez comprendre que beaucoup de pays d'Afrique ont certains problèmes communs. Et puis, il y a beaucoup de régions très particulières, qui parfois couvrent un seul pays et parfois plusieurs. Certaines zones sont aux prises avec des difficultés spécifiques. Il faut être souple.

The Chairman: We certainly do and we try to be.

Senator Grafstein: I think the chairman has tried to articulate a dilemma that most members of this committee would have, and which I believe is shared by you, which is: How do we inform ourselves with respect to advising the government, which is our task, about Canadian foreign policy?

We have structured our foreign policy historically in two ways. Our terms of reference have broadened it. They deal with the political aspects of foreign relations and trade. This committee is expert in trade. Then there is the new overlay, which is security, that is, the responsibility to protect the whole raft of new notions of foreign policy that are yet to be fully developed.

Our traditional foreign policy element was the political aspects as they related to foreign states and trade.

Perhaps I can help us in this analysis. We do not have endless time. We have to prioritize our time and attention to issues that can be most helpful to us, that is, our Canadian interests. That is our primary concern — at least it is for me.

Let me suggest three different ways of looking at Africa. I want to separate Africa from the Mediterranean Basin. I believe that there is a whole different dynamic in that region than pertains to the sub Sahara and below. Let me deal with the south, the west and the east, but not the north.

The first way to do this is to look at successful states within the dynamic — and there are some success stories — that are moving towards renovating their society to increase their economic standard of living. What are those success stories?

The second way to look at it is to say what are the natural comparative advantages in economic terms that the various states we are dealing with have? We know many of the African states are rich in resources and agricultural lands. Where is our trade or investment potential with those countries?

The third way to look at it, perhaps, is to look at the politics of hope, or the politics of despair. Where can we look most quickly at the politics of hope as opposed to the politics of despair? That is yet another question.

I give you those three examples. There are more. We are trying to look at a prism so that we can focus our activities and inform our government.

Mr. Zachernuk: These are questions more of contemporary rather than historical expertise. On the politics of hope, of course, we could highlight South Africa since 1994; and with regard to the politics of despair, we could highlight South Africa since 1994 with the HIV/AIDS pandemic.

Le président : Vous avez bien raison et nous essayons de l'être.

Le sénateur Grafstein : Je crois que le président a tenté de formuler une question que la plupart des membres du comité se posent, tout comme vous, et qui est la suivante : Comment nous informer pour être en mesure de bien conseiller le gouvernement canadien, ce qui est notre devoir, en matière de politique étrangère?

Historiquement, nous avons élaboré notre politique étrangère de deux façons. Notre mandat l'a élargie. Celui-ci porte sur les aspects politiques des relations étrangères et du commerce international. Ce comité est expert en matière de commerce. Il y a ensuite un nouvel élément, concernant la sécurité, qui se traduit par la responsabilité de protéger un ensemble de nouvelles notions de politique étrangère qui n'ont pas encore été pleinement développées.

Ce qui caractérisait notre politique étrangère traditionnelle, c'étaient les aspects politiques en matière de diplomatie et de commerce international.

Je pourrais vous être utile dans cette analyse. Nous ne disposons pas d'énormément de temps. Nous devons faire des choix et décider de l'attention que nous accorderons aux questions qui peuvent nous sembler les plus pertinentes, c'est-à-dire celles qui servent les intérêts du Canada. Il s'agit là de notre principale préoccupation — du moins c'est la mienne.

Permettez-moi de vous proposer trois façons différentes de voir l'Afrique. Je veux séparer l'Afrique du bassin méditerranéen. Je crois qu'il y a une dynamique tout à fait différente en Afrique subsaharienne. Occupons-nous du sud, de l'ouest et de l'est, mais laissons de côté le nord.

La première façon de procéder est d'examiner les États prospères — et il y a eu des réussites — qui cherchent à transformer leur société pour relever le niveau de vie. Mais quelles sont ces réussites?

La deuxième façon de faire est de déterminer quels sont les avantages comparatifs naturels sur le plan économique qu'ont les différents États avec lesquels nous faisons affaire. Nous savons que bon nombre de pays africains ont beaucoup de ressources et de terres agricoles. Qu'en est-il de notre commerce et de nos perspectives d'investissement dans ces pays?

La troisième façon d'aborder le sujet est sous l'angle de la politique de l'espoir ou de la politique du désespoir. Laquelle des deux prévaut? Il s'agit là d'une toute autre question.

Voilà trois exemples, et il y en a d'autres. Nous essayons de voir à travers un prisme afin de canaliser nos activités et d'informer notre gouvernement.

M. Zachernuk : Ces questions sont davantage d'ordre contemporain qu'historique. En ce qui a trait à la politique de l'espoir, nous pourrions, bien entendu, donner l'exemple de l'Afrique du Sud de 1994 à nos jours; pour ce qui est de la politique du désespoir, nous pourrions aussi donner l'exemple de l'Afrique du Sud depuis 1994, à cause de la pandémie du VIH/sida qui sévit dans ce pays.

Rather than try to give a list off the top of my head of ways we might characterize states, I would again revisit a point that Professor Cooper raised. These things can change. There are success stories like the Côte d'Ivoire that rose and fell. Kenya was the great promise, but it is no longer. There is no historical pattern that you would want to rest on. These are contemporary conditions.

That being said, the resources in some places, such as the minerals found in South Africa, have been the great promise and the great curse to the people who were there before the white miners arrived.

You can look to the southern part of the continent for its ability to sustain heavy industrial investment, which is not possible in West Africa. What is done is very much related to rises and falls in conditions. As I said, my expertise does not give me a ready list of states to slot into these categories for 2005.

Mr. Stapleton: For successful states, in southern Africa, I would mention Botswana. Again, it is successful for some people and not successful for others. However, as a whole, I would say it has fared better than most. That success is based on the diamond industry. If you take that away there is nothing. It will again be a marginal community as it was before the diamonds were mined.

It is interesting that, while diamonds have fuelled Botswana's relative economic miracle, you might say, in other places in Africa where there have been diamond discoveries, it has been a curse. They talk about the resource curse in Africa because when you have a mix of very valuable natural resources and a collapsing state, there are opportunities for people to enrich themselves using violence and so on.

Botswana has been successful because it has had a very strong state as most southern African countries do, unlike countries in other parts of Africa. Sometimes that can be an advantage and sometimes not.

It is difficult to answer your second question which deals with the comparative advantages of these states. I believe I talked about that to some extent. As Professor Zachernuk said, South Africa is both, successful and not successful.

As for the politics of hope versus the politics of despair, one will find that everywhere. If you are one of the elite in Botswana, you have hope. If you are one of the 25 or 30 per cent of the people who are HIV positive, then maybe you are in despair. Botswana has been able to transfer its funds into anti-viral drugs.

Mr. Cooper: The value of the three-fold clarification forces us to ask questions about what are the central issues. Why do countries with a comparative advantage geologically — such as Congo (Zaire) with minerals, and Niger and Angola with oil — turn out to be in such a mess? Why does a country such as Senegal, which literally has peanuts, have a stable political regime? We are forced to think about these kinds of questions.

It comes down to the point that Mr. Stapleton made regarding Botswana. Diamonds are good for Botswana, whereas they were bad for Sierra Leone and Angola, because Botswana has the basic

Au lieu d'essayer de dresser une liste impromptue des façons dont on pourrait caractériser les États, je préférerais revenir à une question que le professeur Cooper a soulevée. Les choses peuvent changer. La Côte d'Ivoire a connu des périodes plus faciles que d'autres, tout comme le Kenya, qui était très prometteur, mais qui, aujourd'hui, ne l'est plus. On ne peut se fier à des modèles historiques. Nous sommes face à des conditions modernes.

Cela étant dit, les ressources, à certains endroits, comme les minéraux trouvés en Afrique du Sud, ont été à la fois une bénédiction et une malédiction pour les gens qui étaient là avant l'arrivée des mineurs blancs.

On peut voir que la partie sud du continent est capable d'assumer d'énormes investissements industriels, ce qui est impossible en Afrique occidentale. Ce qui se fait est étroitement lié aux phases d'ascension et de déclin. Comme je l'ai mentionné, mon expertise ne me permet pas de dresser immédiatement une liste des États que je peux insérer dans cette catégorie pour 2005.

M. Stapleton : Quant aux États prospères d'Afrique australe, je ferais mention du Botswana. Je le répète, certains ont eu du succès et d'autres pas. Toutefois, dans l'ensemble, je dirais que ce pays a mieux réussi que la plupart des autres. Ce succès repose sur l'industrie des diamants. Sans cela, il n'y aurait rien. Ce pays redeviendrait insignifiant comme il l'était avant l'extraction des diamants.

Il est intéressant de noter qu'alors que les diamants ont accompli un miracle économique au Botswana, dirait-on, dans d'autres régions d'Afrique, ça n'a été que malheur. On parle de la « malédiction des ressources » en Afrique parce que lorsqu'un État en débâcle dispose de ressources naturelles de grande valeur, certains y voient des occasions de s'enrichir en faisant usage de la violence, et cetera.

Le Botswana a réussi parce que c'était un État très fort, comme la plupart des pays d'Afrique australe, ce qui n'est pas le cas pour d'autres États ailleurs en Afrique. Cela peut parfois être un avantage et parfois un inconvénient.

Il m'est difficile de répondre à votre seconde question, qui traite des avantages comparatifs de ces États. Je crois que j'ai effleuré le sujet. Comme l'a dit le professeur Zachernuk, l'Afrique du Sud est à la fois une réussite et un échec.

Quant à la politique de l'espoir versus celle du désespoir, c'est partout pareil. Si vous appartenez à l'élite du Botswana, vous avez de l'espoir, mais si vous faites partie des 25 à 30 p. 100 de gens séropositifs, alors vous serez peut-être désespéré. Le Botswana a pu se payer des médicaments antiviraux.

M. Cooper : Les trois volets de votre intervention nous forcent à aborder les questions centrales. Pourquoi les pays qui ont un avantage comparatif sur le plan géologique — comme le Congo (Zaire) avec ses minéraux et le Niger et l'Angola avec leur pétrole — ont tant de problèmes? Pourquoi un pays comme le Sénégal, qui a trois fois rien, a-t-il un régime politique stable? Nous nous devons de réfléchir à ces questions.

Cela rejoint ce qu'a dit M. Stapleton à propos du Botswana. Les diamants sont une bonne chose pour ce pays parce que ses institutions étatiques de base fonctionnent, ce qui n'est pas le cas

institutions of a state that work. Perhaps that is what we should be thinking about, namely, how one can support basic state structures that deliver services to people — education, health services and security. That might make the difference between resources being a curse and resources being a blessing.

When the resources are there, there is a very strong temptation when the resources are there to dole them out to one's clients rather than to dole them out on some other principle. If we think politically about the ways in which states go to the extremes of gatekeeping and trying to guard jealously the ability to get resources out of the country and into the world economy, maybe we can start to pose the important questions that those of you on this committee want to be thinking about.

Senator Di Nino: You probably have the feeling that all of us are grappling with this enormous challenge we have undertaken. I am no different. I, too, am trying to focus my thoughts on which areas we should we be starting to consider.

I will come at it differently and refer to our mandate. One of our concerns is the response of the international community to enhance that continent's development and political stability. How the world has responded to Africa? Your responses may lead us to focus on certain areas in the coming months. Would anyone care to tackle that general question?

Mr. Zachernuk: One element of the response in dealing with Africa — something that we like to forget about but which is not forgotten — is the legacy of racism. The profound denial of Africans' very humanity, not very long ago in the context of South Africa through to the late 20th century, is slow to disappear.

Whereas we might think that we have faced this issue and dealt with it, that is not so as seen from inside the continent. Reactions from Africans studying with me to the recent outpouring of aid for the tsunami victims compared to the lack of outpouring of aid for the HIV/AIDS pandemic are interpreted often as an endemic denial or refusal to confront Africa, which is read as being a legacy of racism. It is written off. It is not important. The problem cannot be solved, therefore, we do not bother with it. That is something worth confronting directly. There is a sense that this is an ongoing issue. There is an ongoing effort by several prominent scholars for reparations from the West to Africa for the damage caused by the slave trade, colonial rule, and so on. It persuades a lot of people, on those grounds, of an attitude towards Africa that is general to the whole continent and based somehow on an incidence of Africans being different. That is an issue that should not be left aside as having been solved.

Mr. Stapleton: I would agree wholeheartedly with what was said. The world has not responded well to African crises. There are unlimited examples. The Kosovo intervention in 1998-99 was massive. It must have cost billions of dollars. At the same time,

pour la Sierra Leone et l'Angola. C'est ce à quoi nous devrions réfléchir, soit à la manière dont un pays peut soutenir les structures gouvernementales de base qui fournissent des services à la population, comme en matière d'éducation, de santé et de sécurité. C'est peut-être ce qui fait toute la différence.

Quand les ressources sont disponibles, la tentation est très grande de les distribuer à des clients plutôt que de les répartir selon un autre principe. Si nous réfléchissons d'un point de vue politique aux positions extrêmes prises par des États pour contrôler leurs frontières et garder jalousement leur capacité à exporter les ressources et ainsi participer à l'économie mondiale, nous pourrions alors poser les questions importantes auxquelles s'intéressent les membres du comité.

Le sénateur Di Nino : Vous avez probablement le sentiment que nous ne savons pas très bien comment nous acquitter de cette tâche énorme que nous avons entreprise. Je ne fais pas exception. Moi aussi, j'essaie de déterminer par quoi nous devrions commencer.

J'emprunterai un chemin différent du vôtre en me référant à notre mandat. Une de nos préoccupations est la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent. Comment le monde a-t-il répondu aux demandes de l'Afrique? Vos réponses à cette question nous mèneront peut-être à nous concentrer sur certains points pendant les prochains mois. Quelqu'un pourrait-il s'attaquer à cette question d'ordre général?

M. Zachernuk : Une partie de la réponse concernant l'Afrique — quelque chose que nous préférons oublier, mais qui ne l'est pas — se trouve dans les manifestations du racisme. Le refus absolu de reconnaître l'humanité même des Africains, attitude pas si lointaine dans le contexte de l'Afrique du Sud où elle a perduré jusqu'à la fin du XX^e siècle, met du temps à s'effacer.

Même si nous, nous pensons avoir fait face au problème et l'avoir réglé, les Africains, eux, ont un autre point de vue. L'aide humanitaire récente envoyée aux victimes du tsunami, comparée à l'absence d'aide pour lutter contre la pandémie du VIH/sida, est perçue par mes étudiants africains comme un déni profondément ancré de la situation ou un refus de faire face à la réalité de l'Afrique, ce qui est considéré comme une manifestation de racisme. On préfère renoncer; ce n'est pas important. On ne peut résoudre le problème puisqu'on ne s'en préoccupe pas. Voilà une attitude qui doit être combattue de front. On a l'impression que le problème est permanent. Plusieurs éminents universitaires demandent que l'Occident dédommage l'Afrique pour les torts causés par l'esclavagisme, le colonialisme, et cetera. Tout ceci conforte beaucoup de gens dans leur attitude envers le continent africain dans son ensemble fondée sur le fait que les Africains seraient différents. Il ne faut pas laisser cette question de côté comme si elle était réglée.

M. Stapleton : Je suis entièrement d'accord là-dessus. Le monde n'a pas bien réagi face aux crises en Afrique. Les exemples sont innombrables. En 1998-1999, l'intervention massive au Kosovo a dû coûter des milliards de dollars. Au

there was a similar kind of civil war, worse really, going on in Sierra Leone. There was no response to it. People just forgot about it.

It also has to do with the media and the way the Western media — and, let's face it, most of the world's media is based in Western countries — look or do not look at Africa and their predisposition to feel that it is normal for Africa to be in crisis — that is the way Africans are. Ideas of savagery and a primordial ethnic conflict are present in what is covered by the media. Sometimes no coverage is given, so that Canadians sometimes do not even know what is going on.

I will end with another example. We just had the sixtieth anniversary of the liberation of Auschwitz, a beyond-horrible episode in history. The German government was involved in those ceremonies. I think the German President remained silent during the memorial because of the responsibility of his government in that. The German government was also involved in the genocide in southwest Africa, in Namibia, between 1904 and 1907. It was genocide. There was documentary evidence from German officers, and so on, instructing their soldiers to wipe out the Herero and Nama. Yet the German government has recently refused to apologize for that. There is obviously a double standard there.

Mr. Cooper: I would emphasize the point that my colleagues are making, namely, that we need to guard against the politics of the write off — that is, as seeing Africa as hopeless and as racially defined. This notion of the write off and the willingness to use but not to confront the realities of Africa is important regarding the perceptions that Africa has of the rest of the world.

Let me emphasize another side of the story, that is, the way that politics involves a great deal of networking between Africa, Europe, North America and other parts of the world, which has actually changed world events and perceptions.

Colonialism used to be a banal fact. An empire was an empire. There was nothing unusual or problematic about it. That is no longer true. That reflects much of politics over many decades. More recently, in our own adulthood, apartheid in South Africa is being reconfigured around the world. That is because of political movements that went on in Africa and political movements that occurred in other places around the world.

Since the 1940s, the concept of development is on world agendas. That the development is a discussable, debatable issue, and is a matter of conscience and political action in bodies like this one is notable. However, the question that Africans will always ask is: What is the bottom line? How will it be implemented? Will these kinds of issues, whether they be moral or practical economic ones, be implemented with the same seriousness as certain related issues were in other parts of the world?

même moment, faisait rage une guerre civile comparable, voire pire, en Sierra Leone. Il n'y a eu aucune réaction; les gens l'ont simplement oubliée.

Cela tient aussi à la façon dont les médias, essentiellement les médias occidentaux — puisque, reconnaissons-le, la plupart des grands médias sont établis dans des pays occidentaux — voient ou ignorent l'Afrique et tendent à considérer normal que l'Afrique soit en crise; ils croient que les Africains sont comme ça. Dans leur couverture des événements, les médias parlent d'actes de sauvagerie et de conflits ethniques majeurs. Mais, parfois, il n'y a aucune couverture médiatique, et les Canadiens ne savent alors même pas ce qui se passe.

Je terminerai en donnant un autre exemple. Nous venons de souligner le 60^e anniversaire de la libération d'Auschwitz, un chapitre de l'histoire d'une horreur indescriptible. Le gouvernement allemand a participé à ces cérémonies, et je pense que son président est demeuré silencieux pendant la commémoration à cause de la responsabilité de son pays dans ces événements. L'Allemagne a aussi été impliquée dans le génocide du sud-ouest africain, en Namibie, entre 1904 et 1907. C'était bel et bien un génocide. Il y avait, entre autres, des preuves documentaires d'officiers allemands qui avaient ordonné à leurs soldats d'éliminer les Herero et les Namas. Or, le gouvernement allemand a récemment refusé de présenter des excuses. Il y a clairement deux poids et deux mesures.

M. Cooper : Je tiens à insister sur l'idée que mes collègues ont développée, soit la nécessité de lutter contre la politique du déni — la vision d'une Afrique sans espoir, définie par son appartenance raciale. Ce concept du renoncement et la volonté d'utiliser les réalités africaines sans y faire face occupent une grande place dans les perceptions que l'Afrique a du reste du monde.

Permettez-moi de souligner une autre facette de l'histoire qui montre comment la politique donne lieu à un grand nombre d'interrelations entre l'Afrique, l'Europe, l'Amérique du Nord et d'autres régions du globe, ce qui a en fait eu pour effet de changer les événements et les perceptions dans le monde.

Autrefois, le colonialisme était une réalité banale. Un empire était un empire. On n'y voyait rien d'inhabituel ou de problématique. Le fait que ce ne soit plus vrai aujourd'hui tient à la politique menée pendant de nombreuses décennies. Depuis quelque temps, un peu partout dans le monde, on a une autre vision de l'apartheid en Afrique du Sud. Tout cela s'explique par des mouvements politiques qui ont eu lieu en Afrique et ailleurs sur la planète.

Depuis les années 1940, le concept de l'aide au développement est présent dans les agendas mondiaux. Il est remarquable que le développement soit discuté, débattu et qu'il fasse appel à la conscience et à l'action politique d'instances comme celle-ci. Cependant, les Africains continueront à demander : « Qu'en est-il vraiment? Comment cela va-t-il se concrétiser? Est-ce que ces types de mesures, qu'ils soient d'ordre économique ou moral, seront appliqués avec le même sérieux qu'ils l'ont été ailleurs dans le monde? »

Senator Di Nino: Would you care to give us an opinion about Canada's response, more specifically, to the same general question that I posed before?

Mr. Cooper: It seems to me that it is better than that of the United States as it relates to taking issues such as aid seriously. Canadian development assistance has a worldwide reputation for quality, but my Canadian colleagues may differ in their views.

Mr. Zachernuk: I am not sure I can speak usefully to that except anecdotally from my own experience. I am always welcomed and recognized for being a Canadian as distinct from being an American.

Canada remains an attractive place for Africans to study, but in terms of policy or broad perceptions, I cannot say.

Mr. Stapleton: I will be the more critical one. I think we can do more, and while Canada has a general reputation of being generous and good and less racist than other western countries, I think we trade on that quite heavily and it is not always true. Let us not forget that Canadian peacekeepers beat a Somali to death and sent a general to Rwanda without even a proper map to head up a peacekeeping mission there. Our record is not spotless.

[Translation]

Senator Losier-Cool: Thank you, sirs. Admittedly, this is a very complex issue. I was one of the senators who hounded the chairman of this committee for many years to examine the situation in Africa. Today, on reading the agenda and reviewing the mandate that the committee has received from the Senate, it is clear that the task at hand is a rather difficult one.

We asked you for some suggestions in terms of setting parameters for our study. You have given us a historical and political perspective on the AIDs question, and so forth. I would like your opinion on how, as part of our study, we could examine the plight of African women. We often hear people say that if ever the situation in Africa turns around, the credit for the turnaround will go to women. I am acquainted with many African women and I have faith in their abilities. I would like to hear your views on the subject. People talk about sustainable development and there can be no sustainable development without women. So then, how do we go about including the women of Africa in our study?

[English]

Mr. Zachernuk: I believe that you are quite right in your sense that women need to play an important part. As a historian I would add that the history of women in these last two centuries is not as well known as it needs to be. It has been remarkable, and it has been very much up and down. There have been moments when women have grabbed opportunities like

Le sénateur Di Nino : Pourriez-vous me donner votre opinion sur la réponse du Canada en particulier?

M. Cooper : Selon moi, le Canada a mieux fait que les États-Unis pour ce qui est de prendre au sérieux certains dossiers comme celui de l'aide. En effet, l'aide au développement du Canada jouit d'une réputation internationale de qualité, mais mes collègues canadiens peuvent avoir une opinion différente.

M. Zachernuk : Je ne peux répondre à cette question que d'une façon anecdotique, en m'appuyant sur mon expérience personnelle; je ne sais pas si ce sera utile. Je suis toujours accueilli et reconnu comme Canadien plutôt que comme Américain par les Africains.

Le Canada demeure attrayant pour les étudiants africains, mais en ce qui concerne les politiques et la perception générale, je ne peux rien dire.

M. Stapleton : Je me ferai plus critique. Je pense que nous pouvons faire mieux. En effet, le Canada a en général la réputation d'être généreux, bon et moins raciste que d'autres pays occidentaux, mais nous exploitons cette perception à outrance et elle ne se vérifie pas toujours. Il ne faut pas oublier que les Casques bleus canadiens ont battu à mort un Somalien et que le Canada a envoyé un général au Rwanda sans lui fournir une feuille de route adéquate pour diriger sa mission de paix. Notre dossier n'est pas sans taches.

[Français]

Le sénateur Losier-Cool : Merci messieurs. Il est vrai que c'est très complexe. J'étais un des sénateurs qui, pendant plusieurs années, talonnaient le président de ce comité afin que l'on étudie la question de l'Afrique. Aujourd'hui, à la lecture de l'ordre du jour et en étudiant le mandat que le Sénat nous a donné, on constate qu'il s'agit d'une tâche assez difficile.

On vous a demandé des suggestions pour savoir comment encadrer notre étude. Vous nous avez donné des points de vue historiques et politiques sur le sida, et cetera. Je voudrais avoir votre avis sur la façon dont on pourrait intégrer dans notre étude la situation de la femme en Afrique. En effet, on dit souvent que si l'Afrique s'en sort un jour, ce sera grâce aux femmes. Connaissant de nombreuses femmes africaines, je leur fais confiance. Maintenant, j'aimerais avoir votre avis à ce sujet. On parle d'un développement durable et il n'y a pas de développement durable sans les femmes. Alors, comment inclure la femme africaine dans notre étude?

[Traduction]

M. Zachernuk : Je crois que vous avez tout à fait raison lorsque vous dites que les femmes doivent jouer un rôle important. En tant qu'historien, je voudrais ajouter que l'histoire des femmes des deux derniers siècles n'est pas aussi connue qu'elle le devrait. Elle a été remarquable, remplie de hauts et de bas. Il y a eu des moments où les femmes ont saisi leur

colonial law to assert their rights very effectively against social changes working against them, yet often these are grabbed back.

There is not only a recent tradition but a long tradition of women engaging with modern changes to try to solve problems that have been generated. In this sense, I think that the role of women will be important. Recognizing the historical struggles and the solutions once worked out and then perhaps quashed is something that needs to be done. It is both something to learn from and an inspiration to women working today. A gendered sense of the past, of the people and the solutions of the past, and of the memories of the past all play a part in this. Happily, there is a rapidly unfolding body of work that is doing exactly that — writing the history of the struggles of women in Africa against colonial rule and men, and many other problems. At least historians are playing the part historians should play, which is to provide a sense of the past for the future.

Mr. Stapleton: I think there should be a special session on this subject. You could hear from the many African women who are experts in this field.

To contribute a small point, there are many stereotypes of African women and their place in society, especially with regard to southern Africa. There is a stereotype of African women as being oppressed by a patriarchal society in the colonial period and as being victims of male colonial rule. Let us not forget that colonial rulers were patriarchy in their own male-dominated society. It is more complex than that, though certainly elements of that are true, and it even fits into the issue of HIV-AIDS. The subject of women not being able to assert themselves about sexuality is often raised in Zimbabwe in discussions about HIV-AIDS. Yet, those stereotypes do not hold. Many dynamic women who do not fit into those stereotypes are trying to change things.

Mr. Cooper: I think the starting point is that there are African activists and feminists who are playing a role to focus attention on the very real and easily stereotyped situation of gender discrimination and patriarchy in African societies.

The way not to approach the problem, it seems to me, is for white men to lecture black men about how they treat black women. The more likely way of getting something out of it is to engage with black women, and I think there are possibilities for political cooperation with feminist movements in different African countries.

Senator Losier-Cool: I agree with you completely. We have to think of the lady from Kenya who won the Nobel Prize.

Following on what Senator Di Nino asked about, that is, what direction Canada's aid should take, if there are success stories on women's issues, and I know there are many, could it be one of the recommendations of this committee that we put a great deal of stress on women's education programs and the positive story? Is that a direction that this committee should take?

chance en ayant recours, par exemple, aux lois coloniales pour défendre efficacement leurs droits contre les changements sociaux qui leur étaient préjudiciables, même si ces droits sont souvent bafoués.

Cela fait bien longtemps que les femmes s'adaptent aux changements pour essayer de régler les problèmes qu'ils amènent. Le rôle des femmes sera important en ce sens. Il faut reconnaître les difficultés du passé, les solutions qui avaient été trouvées et peut-être rejetées par la suite. Aujourd'hui, les femmes peuvent à la fois apprendre et s'inspirer de cet examen dans leur travail. Une vision du passé qui tient compte de la place respective des hommes et des femmes, des gens et des solutions de cette époque ainsi que des souvenirs joue un rôle à cet égard. Heureusement, un ensemble de recherches menées rondement remplit exactement ce mandat, c'est-à-dire écrire l'histoire des luttes de femmes en Afrique contre les régimes coloniaux, les hommes et bien d'autres problèmes. Au moins, les historiens remplissent leur rôle qui est de donner un sens au passé pour construire l'avenir.

M. Stapleton : Je crois qu'il devrait y avoir une séance consacrée à ce sujet. Vous pourriez inviter de nombreuses Africaines expertes dans le domaine.

Pour ma part, je vous dirai qu'il y a beaucoup de stéréotypes de la femme africaine et de sa place dans la société, surtout en Afrique australe. Un de ces stéréotypes est celui de l'Africaine opprimée par une société patriarcale pendant l'époque coloniale, victime des lois définies par les hommes. N'oublions pas que les colonisateurs étaient paternalistes dans leur propre société à forte domination masculine. Ce n'est pas aussi simple, même si certains éléments sont vrais, comme on peut le constater dans le dossier du VIH/sida. L'impossibilité des femmes à affirmer leur sexualité est souvent évoquée au Zimbabwe dans les discussions sur le VIH/sida. Or, ces stéréotypes sont démentis par de nombreuses femmes dynamiques qui essaient de changer les choses.

M. Cooper : Le point de départ est la présence d'activistes et de féministes en Afrique qui attirent l'attention sur l'existence réelle, mais facilement stéréotypée, du sexisme et du patriarcat dans les sociétés locales.

Selon moi, l'approche à éviter est celle des hommes blancs qui sermonnent les hommes noirs sur la façon dont ils traitent les femmes noires. La méthode la plus susceptible de donner des résultats est le dialogue avec les femmes noires, et je crois qu'il y a des possibilités de coopération politique avec les mouvements féministes dans les différents pays africains.

Le sénateur Losier-Cool : Je suis entièrement d'accord avec vous. Rappelons-nous la Kényane qui a remporté le Prix Nobel.

Je voudrais revenir à ce qu'a demandé le sénateur Di Nino à propos de la direction que devrait prendre l'aide canadienne au développement. S'il y a des progrès du côté de la condition féminine, et je sais qu'il y en a beaucoup, une des recommandations de ce comité ne pourrait-elle pas être de mettre l'emphase sur les programmes d'éducation pour les femmes et sur les expériences positives? Est-ce une orientation que le comité devrait prendre?

Mr. Zachernuk: It is key to not simply focus on women but to focus on local efforts and locally organized groups of whatever type. It is crucial to look for African solutions on the ground at work already, and to try to understand and assist those rather than to come in with outside ideas ungrounded in what Africans themselves have figured out. Women's organizations are a prime example of those kinds of groups that are working from the bottom up and deserve support.

Mr. Stapleton: That has become standard for development NGOs and the like. Initiatives like that exist.

Mr. Cooper: I believe I have said what I need to say.

The Chairman: It seems to me that what we would like to see, and I am sure what Africans would like to see, is prosperity. We would like to see prosperous countries with social systems that are appropriate to the people who live there.

We talk about collapsing economies and collapsing states and the like. As I say, Africa is a complicated place. It is not what people think it is.

I, personally, have begun to focus on agriculture. Being from downtown Toronto, what do I know about agriculture? In fact, I do know a bit about it because I spent years wandering around agricultural areas observing and talking with a cross-section of farmers, peasants and landowners. The other day, I went to a meeting in Dar es Salaam where I listened to the President of Uganda, Mr. Museveni, say that 86 per cent of the people in Uganda, which should be an enormously rich country from an agricultural perspective in that it has good land, are in subsistence agriculture. I know that in many other countries the figures related to subsistence agriculture would not be very different.

With 86 per cent of people in subsistence agriculture, how can we possibly conceive of any improvement in the standard of living of the people of Uganda if they do not have access to markets? I am not an agriculture economist, but if there is not a system that allows subsistence farmers to succeed, how can Uganda possibly succeed?

Mr. Zachernuk: I am not entirely up to date on Uganda's economic history, but I believe that that figure does not go very far back in time. I am sure that the number was lower in some of the heydays of the Ugandan economy, before Idi Amin. I am sure there were markets and mechanisms in place and that farms did succeed in getting their material to market in Uganda.

We should think about the historical conditions when that arose, rather than assume that it is a long-standing condition that needs to be fixed. I suspect that we can track better and worse systems in the recent past for creating cash-cropping economies in Uganda. I am sure that the moment Museveni is quoting is right for the contemporary period, but it might not have been right for a long history.

M. Zachernuk : Il est essentiel de ne pas nous concentrer uniquement sur les femmes, mais plutôt de tourner notre attention vers les efforts locaux et les groupes organisés de toutes sortes sur place. Il est primordial de chercher les solutions africaines déjà à l'oeuvre sur le terrain, d'essayer de les comprendre et de les soutenir plutôt que d'imposer des idées de l'extérieur, inadaptées aux plans des Africains. Les organisations de femmes sont l'exemple parfait de ces groupes qui travaillent à partir de la base et qui méritent de l'aide.

M. Stapleton : C'est devenu la norme pour les ONG de développement et d'autres organismes du genre. Des initiatives comme celle-là existent.

M. Cooper : Je n'ai rien à ajouter.

Le président : Il me semble que ce que nous voulons, et je suis certain que les Africains le veulent aussi, c'est la prospérité. Nous aimerions voir des pays prospères dotés de systèmes sociaux adaptés à leur population.

Nous parlons d'États et d'économies qui s'effondrent. Comme je l'ai dit, l'Afrique est un continent complexe. Il ne correspond pas à l'image que les gens s'en font.

Pour ma part, je me suis penché sur l'agriculture. Comme j'habite le centre-ville de Toronto, qu'est-ce que je peux bien savoir de l'agriculture? En fait, je m'y connais un peu parce que pendant des années je me suis promené dans les régions agricoles pour observer un groupe représentatif de fermiers, de paysans et de propriétaires et pour discuter avec eux. L'autre jour, j'ai assisté à une rencontre à Dar es Salaam où le président de l'Ouganda, M. Museveni, a dit que 86 p. 100 de la population de son pays, qui devrait être immensément riche du point de vue agricole puisqu'il a de bonnes terres, pratique une agriculture de subsistance. Je sais que les chiffres concernant ce type d'agriculture ne doivent pas être très différents de ceux relevés dans de nombreux autres pays.

Si 86 p. 100 des gens pratiquent l'agriculture de subsistance, comment pouvons-nous espérer une amélioration quelconque du niveau de vie des Ougandais tant que ceux-ci n'auront pas accès aux marchés? Je ne suis pas un économiste agricole, mais s'il n'existe pas de structures qui permettent aux petits fermiers de réussir, comment l'Ouganda le pourrait-il?

M. Zachernuk : Je ne suis pas très au fait de l'histoire économique de l'Ouganda, mais je crois que ces chiffres portent sur une période récente. Je suis certain que le pourcentage était plus bas pendant les bonnes années de l'économie ougandaise, soit avant l'arrivée au pouvoir d'Idi Amin. Il y avait certainement des marchés et des mécanismes en place, et les fermiers réussissaient à écouler leurs récoltes sur le marché en Ouganda.

Nous devrions réfléchir aux conditions historiques qui ont conduit à cette situation, plutôt que de penser qu'il s'agit d'un problème ancien qui doit être réglé. À mon avis, nous pourrions trouver dans un passé récent des systèmes meilleurs ou pires au chapitre de la création d'économies de cultures commerciales en Ouganda. Je suis certain que ce qu'a déclaré Museveni est exact pour l'époque contemporaine, mais cela n'a peut-être pas toujours été ainsi.

The Chairman: I was in Uganda and in the Congo in 1959. There were Belgian settlers in Kivu, but not in Uganda. If my memory serves me correctly, most Africans were involved in subsistence agriculture. I do not know the figures, but I suspect they were not very different from what they are now, except for in Kivu where there were some Belgian coffee farmers. There were Asian tea planters in Uganda. One saw thousands of Africans on the roadside, just as you see today, who are subsistence farmers.

It seems to me that in Africa today, just as in so many parts of the world today, the economy is based on agriculture. If you do not have a policy for agriculture, there is no chance in the world of any improvement.

What do you think about what I have said?

Mr. Stapleton: Yes, essentially African countries have agricultural economies. In Zimbabwe, a similar percentage of people live by subsistence agriculture, or perhaps it is a little smaller.

You must remember that the Mayan method of wealth extraction for a colonial state and economy was through a certain type of agriculture production — cash cropping. Through taxation, Africans almost forced to go through this transformation from subsistence farming of various types to a kind of capitalist farming based on selling cash crops and, of course, that was sometimes detrimental to them because you cannot eat cotton and so forth.

The monocultures that were created, the specialization on certain crops, was also dangerous because, if the world market for coffee collapsed, as it did just before the Rwandan genocide, it would hit that region very hard. We have to “re-imagine” what our role will be in developing African agriculture, which is obviously very important.

In Zimbabwe, there is a much criticized redistribution program, and it certainly has many problems. Now, a fairly large group of people, who each have 100-hectare plots, want to become commercial farmers, yet most of the economic and development ties with Zimbabwe have been cut because of how that came about. Yet, the people are there. There is no going back to the way things were. Perhaps the Canadian people should help the Zimbabwean people to create a commercial farming sector that is more acceptable to them and not just dominated by a very small elite.

The Chairman: Is there any serious disagreement, then, with my observation that if there is not an agricultural policy — which subject is discussed in the WTO at the Doha Round, which is the agriculture round — that allows subsistence farmers in all the different places to develop in some way, an increase in the standard of living will not happen?

Le président : J’ai été en Ouganda et au Congo en 1959. Il y avait des colons belges au Kivu, mais pas en Ouganda. Si je me souviens bien, la plupart des Africains pratiquaient une agriculture de subsistance. Je ne connais pas les chiffres, mais je crois qu’ils n’étaient pas très différents de ce qu’ils sont aujourd’hui, exception faite du Kivu où il y avait quelques producteurs de café belges. En outre, il y avait des cultivateurs de thé d’Asie en Ouganda. Le long des routes, on voyait des milliers d’Africains qui pratiquaient l’agriculture de subsistance, tout comme aujourd’hui.

Il me semble qu’en Afrique, à l’image de nombreux endroits du monde, l’économie est fondée sur l’agriculture. S’il n’y a pas de politique agricole, on ne peut espérer une quelconque amélioration.

Qu’en pensez-vous?

M. Stapleton : Oui, les pays africains ont surtout des économies agricoles. Au Zimbabwe, un pourcentage semblable, ou peut-être un peu plus petit, de la population pratique l’agriculture de subsistance.

Vous devez vous souvenir que chez les Mayas, la méthode d’extraction de la richesse pour l’économie d’un État colonial était basée sur un certain type de production agricole — la culture commerciale. À cause des taxes, les Africains ont pratiquement été obligés de passer de diverses formes d’agriculture de subsistance à une sorte d’agriculture capitaliste fondée sur la vente de cultures commerciales, ce qui s’est parfois fait à leur détriment puisqu’il est impossible de se nourrir de coton, par exemple.

La création de monocultures, soit la spécialisation dans certaines cultures, était dangereuse aussi parce qu’en cas d’effondrement du marché mondial du café, par exemple, comme juste avant le génocide rwandais, la région qui le cultivait serait durement touchée. Il faut redéfinir notre rôle dans le développement de l’agriculture africaine, question évidemment centrale.

Au Zimbabwe, il existe un programme de redistribution très critiqué, qui comporte certainement de multiples défauts. En ce moment, un groupe assez important d’agriculteurs qui possèdent chacun des terres de 100 hectares veut faire de l’agriculture commerciale, mais la plupart des liens économiques et de développement avec le Zimbabwe ont été coupés à cause de la façon dont tout cela s’est fait. Or, c’est la situation actuelle. On ne peut retourner en arrière. Les Canadiens devraient peut-être aider les Zimbabweens à mettre en oeuvre un secteur d’agriculture commerciale plus acceptable pour eux, qui ne serait pas dominé par une très petite élite.

Le président : Y en a-t-il parmi vous qui ne sont pas du tout d’accord avec moi lorsque je dis que sans politique agricole — sujet discuté à l’OMC pendant la ronde de Doha, qui est celle de l’agriculture — permettant aux petits agriculteurs de partout de se développer, d’une certaine manière, il n’y aura pas de hausse du niveau de vie?

Mr. Cooper: As for the importance of agriculture, you are absolutely right. Subsistence agriculture is more complicated. The term is a questionable one. Subsistence farming means that the people are trying to do something else and are unable to do so. Historians have found that there is great times depth in the marketing of agricultural produce. I am not just talking about the colonial era, but well before that. The idea that Africans grow something on their farm and eat it is by and large a myth. It was a myth in the 18th century, not just in the 20th century.

The term “subsistence agriculture” is often used to mean not plantation agriculture, such as someone with a big tea plantation. However, there is a lot between a big tea plantation and someone growing cassava.

The Chairman: Which they also sell in the market. I agree with you that the word “subsistence” can be misunderstood. My view is that they grow things in small plots and sell it in the markets.

Mr. Cooper: Yes, most producers are relatively small scale, although most use labour in addition to their own efforts. They may be kinsmen, but it is labour.

Let us look at an example of when agricultural change seemed to be going in a good direction. In Kenya in the late 1950s and 1960s Kenyan exports were shooting upwards. Where did that come from? It was not from the old white settler sector, which was falling apart, but from small and middle-sized African producers. At that time, these producers had incentives to produce for markets. We are talking to some extent about crops like maize and beans that were feeding the capital city, but we are also talking about coffee, which was being exported. These small and middle-sized farmers were producing at much increasing rates. They had a set of incentives to do so and they had institutions that could handle it. The marketing mechanisms were good enough for this to happen.

To a certain extent this is continuing in Kenya, but to a certain extent it has been eroded by politicians like the former President Moi who basically wanted to suppress anything that his clients did not want. The question that leaves us with is: What kinds of structures can we support that will produce the mechanisms that integrate small farmers into markets, for we know small farmers can and have done so? We also know that they have tried to hold the market at arm's length when the market was doing them harm.

What will make the integration better? What will help them balance growing some crops for themselves, since they have every reason not to want to depend on wheat from Kansas or Alberta to survive, but also to produce something that will be bought by a Canadian or U.S. citizen like coffee? That is the kind of dynamism we want to think about.

M. Cooper : En ce qui concerne l'importance de l'agriculture, vous avez absolument raison. Par contre, pour l'agriculture de subsistance, c'est plus compliqué. Le terme est ambigu : il signifie que les gens essaient de faire quelque chose d'autre, mais qu'ils en sont incapables. De plus, les historiens ont découvert que la mise en marché de produits agricoles se fait depuis très longtemps. Et je ne fais pas seulement allusion à l'ère coloniale, mais à une époque encore plus lointaine. L'idée selon laquelle les Africains cultivent leur terre pour leur propre consommation est en général un mythe. C'était déjà un mythe au XVIII^e siècle.

Le terme « agriculture de subsistance » se définit souvent par opposition à l'agriculture de plantation, que pratiquent les exploitants de grandes plantations de thé, par exemple. D'ailleurs, il y a une grande différence entre ce genre de plantations et la culture du manioc.

Le président : Dont les récoltes sont aussi vendues sur le marché. Je suis d'accord avec vous que le mot « subsistance » peut être mal interprété. J'entends par là qu'ils font des cultures sur de petits lopins de terre et qu'ils écoulent leurs produits dans les marchés.

M. Cooper : En effet, la plupart produisent à petite échelle et font appel à des travailleurs pour les aider. Parfois, ce sont des parents, mais il reste que c'est de la main-d'œuvre.

Voici un exemple de changement agricole qui semble avoir réussi. À la fin des années 1950 et dans les années 1960, les exportations du Kenya ont monté en flèche. À quoi cela tenait-il? Cet essor n'était pas attribuable au vieux secteur des colons blancs, qui s'effondrait, mais aux petits et moyens producteurs africains. À ce moment-là, il y avait des mesures incitatives pour encourager ces agriculteurs à produire pour les marchés. Cela concernait en partie la culture du maïs et des fèves destinée à approvisionner la capitale, mais aussi du café, qui était exporté. La production de ces fermiers augmentait à un rythme de plus en plus rapide. Ils profitaient d'un ensemble de mesures incitatives et d'institutions qui les aidaient. Les mécanismes de commercialisation ont permis ce changement.

D'un côté, cette tendance se poursuit aujourd'hui au Kenya, mais d'un autre, la situation se détériore à cause de politiciens comme l'ancien président Moi, qui voulait essentiellement supprimer tout ce que ses clients ne voulaient pas. Ce qui soulève une question : quelle sorte de structures disposant de mécanismes capables d'intégrer les petits fermiers dans les marchés — puisque nous savons que ceux-ci peuvent le faire et qu'ils y sont déjà parvenu — pouvons-nous appuyer? Nous savons aussi qu'ils ont essayé de ne pas se laisser happer par le marché lorsque celui-ci leur était défavorable.

Comment pouvons-nous faciliter l'intégration? Qu'est-ce qui pourrait les aider à trouver l'équilibre entre la culture pour eux-mêmes — puisqu'ils ont toutes les raisons de ne pas vouloir dépendre du blé du Kansas ou de l'Alberta pour survivre — et la production de quelque chose qui sera acheté par un Canadien ou un Américain, comme le café? Voilà le genre de dynamique à laquelle il faut penser.

Clearly, this does have to do with the structure of world trade, under which people in countries like those in North America do have an interest, and there has been a lot of talk — and I think there should be — about the agricultural subsidies in wealthy countries that make it very difficult for African farmers to break out of the low-equilibrium trap that economists talk about. There is something that is quite relevant to policy in countries like yours and mine.

We must also consider what in general this has to do with state structure, the capacity of states to function in some way other than as a mechanism for looting and stealing. It has to do with education and it has to do with health. In all those kinds of ways, support for having institutions that function and operate in a reasonably transparent manner will have a major effect on farmers.

The Chairman: I think that is fundamental. However, never mind what I think; I will ask Senator Robichaud what he thinks.

Senator Robichaud: Professor Cooper, you mentioned education. Have we paid enough attention to education in all our interventions? You have given us history lessons on Africa in general, but have we not jumped the gun in some places whereby we tried to go to economics and development before giving those people the right tools to deal with that? With a little bit of money, could we probably have achieved a lot more?

Mr. Cooper: The gains in education of the early independence period were considerable. You can see a doubling of literacy rates in many countries within about 20 years. However, the gains were fragile. You start to see a lot of stagnation in the statistics on participation in education in the 1980s. That is no surprise, because that is when the economic crisis hit. That was when governments were under pressure to cut budgets so that the budgets would balance. In that situation, they do not cut out expenditures which will help their clients but, rather, they cut big-ticket items such as education.

These are fragile gains, but again we know from past records that they can be quite significant. There are quite significant gains in the education of women in quite a few parts of Africa. Those two are important but fragile.

The answer is that when resources have been available, quite a bit was done. There has been steady but not spectacular progress, but it has been enough to give people a chance. Africans, especially of my generation, come from remarkably modest backgrounds, and that education is in jeopardy. As it becomes scarcer, it tends to reproduce a privileged class, rather than be open to new avenues of people. It is very much a matter of continuing to provide the resources, particularly when times are difficult. If Senegal depends on selling peanuts to educate its children, it will reach limits very early on. Senegal has done a lot over the years, but it is very much constrained by resources.

Manifestement, cette vision de l'économie a un lien avec la structure du marché mondial, dans lequel les gens des pays comme ceux de l'Amérique du Nord ont des intérêts. Il y a eu beaucoup de discussions — et je crois qu'il doit y en avoir — à propos des subventions agricoles dans les pays riches qui rendent très difficile, pour les fermiers africains, la possibilité de briser l'équilibre bloqué à un niveau anormalement bas dont parlent les économistes. Il y a quelque chose qui relève des politiques des pays comme le vôtre ou le mien.

Nous devons considérer l'influence générale de la structure étatique sur l'économie; un État doit pouvoir fonctionner autrement que par des mécanismes de pillage et de vol. La situation est aussi reliée à l'éducation et à la santé. Pour toutes ces raisons, favoriser la création d'institutions qui travaillent et fonctionnent d'une façon raisonnablement transparente aura des répercussions majeures sur les fermiers.

Le président : Je crois que c'est essentiel, mais comme mon avis importe peu, je vais demander au sénateur Robichaud ce qu'il en pense.

Le sénateur Robichaud : Monsieur Cooper, vous avez mentionné l'éducation. En avons-nous suffisamment tenu compte dans toutes nos interventions? Vous nous avez donné des leçons d'histoire sur l'Afrique en général, mais ne sommes-nous pas allés trop vite lorsque, par exemple, nous avons voulu parler d'économie et de développement avant même d'avoir donné à ces gens les outils nécessaires pour y faire face? Avec un peu d'argent, aurions-nous pu en faire beaucoup plus?

M. Cooper : Les progrès réalisés en éducation au début de la période d'indépendance ont été considérables. Bon nombre de pays ont pu voir leur taux d'alphabétisation doubler en l'espace de 20 ans. Cependant, ces progrès ne tenaient qu'à un fil. En effet, la participation à l'éducation a beaucoup stagné dans les années 80. Ce n'est pas surprenant puisque c'est à cette époque qu'a éclaté la crise économique, que les gouvernements ont dû réduire leurs dépenses pour arriver à un équilibre budgétaire. Dans ce genre de situation, on ne réduit pas les dépenses utiles à la clientèle, mais plutôt les postes budgétaires importants tels que l'éducation.

Ce sont des progrès fragiles, mais je le répète, ils peuvent s'avérer être très importants si l'on s'en tient à l'expérience passée. On a aussi observé une hausse considérable de l'éducation chez les femmes dans bien des parties d'Afrique. Ce sont donc des progrès importants, mais qui restent fragiles.

En fait, lorsque les ressources étaient disponibles, bien des choses ont été réalisées. Les progrès ont été constants, mais pas spectaculaires, tout en étant suffisants pour donner une chance aux gens. Les Africains, particulièrement ceux de ma génération, viennent de milieux très modestes et l'éducation est en péril : elle se fait rare et ainsi, tend à reproduire des classes privilégiées plutôt que de s'ouvrir aux gens de tous les milieux. Il s'agit en réalité de continuer à fournir les ressources, en particulier durant les périodes difficiles. Si le Sénégal compte sur la vente d'arachides pour assurer l'éducation de ses enfants, il ne pourra bientôt plus le faire. Au fil des ans, ce pays a accompli bien des choses, mais il est considérablement limité par ses ressources.

Mr. Stapleton: I think Zimbabwe is a good example of what we are talking about. After independence in 1980, great strides were made in education. Throughout the 1980s, literacy rates rose to match some of the highest on the continent, and that was because the government invested a lot in education. However, with the current bad economic situation, the education system has begun to degenerate simply because, in hyperinflation — in the summer, it was 400 per cent — the cost of going to school constantly increases. It is impossible for people to pay for their children to go to school. You must have a stable economic situation to have a good educational system.

I would add that, anything Canada does, as with all development, should be appropriate and sustainable.

Mr. Zachernuk: Education, rightly, must be a high priority.

Professor Cooper talked about the great strides that were made in the 1950s and 1960s, especially in the well-to-do West African colonies and states, when literacy rates doubled and tripled. Africans learned many lessons about what happens when people are educated but they cannot get a job, especially when the countryside is collapsing and there is a rural-to-urban migration. One of the legacies of education policies has been the migration of highly educated Africans out of the continent because they cannot do the research that they want to do in their own universities. They want to do research on Africa in Africa, but they have to do it from other countries.

However, recognizing that education needs attention and to be expanded should come with a sense of past attempts to do that, that is, what happened and what went wrong. Africans know best what happened when education became the leading priority without clear thinking about what would happen as a result of creating a population of literate young people.

It needs attention. It needs to be addressed in the context of past advances and the results of those, because we can learn from history.

Senator Robichaud: I certainly agree that Africans are the ones who know, and we should make sure that they are part of the process rather than trying to give them something because it is something that we are ready to give them. If it is not the right thing, they have to be in on it.

Professor Cooper, in your presentation, the second-last paragraph reads:

Africa has been told endlessly what it should do to conform to the world market; the more difficult question is how institutions which constitute the world market can be restructured to give the world's poor and excluded more of a chance.

M. Stapleton : Je crois que le Zimbabwe est un bon exemple. Après l'indépendance, en 1980, ce pays a fait de grands progrès dans l'éducation. Grâce aux importants investissements du gouvernement au cours de ces années, les taux d'alphabétisation ont grimpé pour rejoindre certains des taux les plus élevés du continent. Cependant, à cause de la mauvaise situation économique actuelle, en particulier l'hyperinflation — elle a atteint 400 p. 100 durant l'été — le système d'éducation a commencé à se dégrader et aller à l'école coûte toujours plus cher. Les gens sont incapables de payer pour envoyer leurs enfants à l'école. On ne peut avoir un bon système d'éducation sans une situation économique stable.

J'ajouterais que tout ce que le Canada entreprend doit être opportun et durable, comme c'est le cas pour toute action de développement.

M. Zachernuk : L'éducation devrait effectivement être prioritaire.

Monsieur Cooper nous a parlé des progrès observés dans les années 50 et 60, particulièrement dans les colonies et les États bien nantis d'Afrique de l'Ouest, où les taux d'alphabétisation ont doublé et triplé. Les Africains ont tiré bien des leçons de ce qui se produit lorsque les gens sont éduqués, mais qu'ils ne peuvent se trouver un emploi, surtout lorsque les campagnes se vident au profit des villes. Les politiques sur l'éducation ont entraîné, entre autres choses, la migration d'Africains hautement instruits hors du continent, vu qu'ils ne peuvent pas faire le travail de recherche qui les intéresse dans leurs universités. Ils veulent en effet faire de la recherche sur l'Afrique en Afrique, mais doivent s'exiler pour ce faire.

Cependant, tout en reconnaissant qu'il faut se pencher sur l'éducation et la promouvoir, il faut aussi tirer des leçons de ce que l'on a déjà essayé de faire, c'est-à-dire, ce qui s'est passé et ce qui n'a pas fonctionné. Les Africains sont les mieux placés pour savoir ce qui s'est passé lorsque l'éducation était la grande priorité, bien qu'ils n'aient aucune idée de ce qui pourrait se passer si l'alphabétisation des jeunes se généralisait.

Nous devons nous pencher là-dessus et garder en tête les progrès réalisés dans le passé ainsi que leurs résultats, car il est possible de tirer les leçons de l'histoire.

Le sénateur Robichaud : Je suis tout à fait d'accord pour dire que les Africains sont les mieux placés et nous devrions nous assurer qu'ils prennent part au processus plutôt que simplement leur proposer quelque chose qu'on avait de toute façon déjà prévu leur proposer. Si quelque chose ne convient pas, ils doivent en être mis au courant.

Monsieur Cooper, l'avant-dernier paragraphe de votre présentation se lit comme suit :

L'Afrique se fait dicter depuis toujours que faire pour se conformer aux lois du marché mondial; le plus difficile consiste à savoir restructurer les institutions qui constituent le marché mondial pour donner une meilleure chance aux peuples exclus et démunis.

Do you think we have a chance of accomplishing that?

Mr. Cooper: Your expertise is much greater than mine in that regard. Think of the example of how Europe and North American countries subsidize farmers and the effect that has on making Africans unable to compete. Can that be changed? It certainly would level the playing field as far as African farmers are concerned. Is it politically viable in the United States, Canada and the European Union?

Senator Robichaud: If I may, Professor Cooper, we have been fighting with the United States and the European Union in regard to production subsidies for grains and other commodities. Our farmers find that to be quite a problem. Do you think we have a chance to change the mindset of officials on the subject of subsidies? That would help Canada as well as those countries that require those changes.

Mr. Cooper: I suspect it would only happen in a coordinated way, otherwise, you would have a free-rider problem. The Western country that did not change would gain the advantage intended for Africa.

However, that this issue has been raised so strongly in world political foray does give me some hope that it is possible. Political leaders will have much more to say than a professor of African history.

The Chairman: That is what the Doha Round is supposed to be about. It is said by experts that the process will take 10 years.

Senator Robichaud: The question is: Is it changing?

The Chairman: That is what we are discussing as we sit here and, presumably, in Geneva at the Doha Round.

[Translation]

Senator Prud'homme: I have reviewed the aim of our study, which is to examine development challenges. The document that was distributed to us makes for some very serious reading as it is quite long. It contains 67 chapters and that is a lot of material to absorb in three days.

I have been in politics for 41 years. In my student days in the 1950s, I was involved with the World University Service of Canada. At the time, we focused a great deal on Africa. Over the years, I have noticed that there has been considerable talk of corruption in Africa. I read your documents and others as well and have observed frequent references to corruption.

As the former Chairman of the House of Commons National Defence Committee, I have always been interested in security issues. Can corruption be this prevalent if there is no one to perpetrate this corruption? I have often observed that the persons

Croyez-vous que nous puissions y arriver?

M. Cooper : Vous connaissez ce sujet beaucoup mieux que moi. Pensez à l'exemple des subventions agricoles versées aux pays d'Europe et d'Amérique du Nord et à l'incapacité des Africains à soutenir la concurrence qui en découle. Est-ce que ça peut changer? En ce qui concerne les agriculteurs Africains, le rapport de forces qui existe s'en trouverait équilibré. Est-ce politiquement viable aux États-Unis, au Canada et dans l'Union européenne?

Le sénateur Robichaud : Si je peux me permettre, monsieur Cooper, nous nous battons depuis longtemps avec les États-Unis et l'Union européenne au sujet des subventions pour la production de céréales et autres produits. Il s'agit d'un problème de taille pour nos agriculteurs. Croyez-vous qu'il soit possible de changer l'attitude des responsables à l'égard des subventions? Le Canada pourrait en tirer profit, tout comme d'autres pays qui ont besoin de tels changements.

M. Cooper : Je suppose que ce serait possible, mais seulement, d'une manière coordonnée, sans quoi, vous vous retrouveriez avec un problème de resquilleurs. Le pays occidental qui ne changerait pas son comportement récupérerait l'avantage destiné à l'Afrique.

Cependant, le fait que la question ait été soulevée avec tant d'énergie sur la scène politique mondiale me laisse espérer que ce soit possible. Les leaders politiques auront beaucoup plus à dire qu'un simple professeur d'histoire de l'Afrique.

Le président : Le cycle des négociations de Doha est censé porter sur ce point. Selon les experts, le processus devrait durer 10 ans.

Le sénateur Robichaud : La question qui se pose est la suivante : est-ce en train de changer?

Le président : C'est justement de cela dont nous discutons ici en ce moment même, et je présume que c'est aussi le sujet des négociations de Doha, à Genève.

[Français]

Le sénateur Prud'homme : Je relis l'objet de notre étude qui concerne les défis en matière de développement. Pour quiconque a relu un peu le document qu'on nous a procuré, cela fait une bonne lecture car le document est très volumineux : il y a 67 chapitres à absorber en trois jours.

J'ai 41 ans de vie politique publique à mon actif. Lorsque j'étais étudiant, dans les années 1950, je m'occupais de ce qui s'appelait le « World University Service of Canada ». Nous nous concentrons beaucoup sur l'Afrique à cette époque. Au cours des années, j'ai remarqué qu'on parlait beaucoup de corruption en Afrique. J'ai lu vos documents et d'autres; on y parle toujours de corruption.

En tant qu'ancien président du comité de la défense nationale à la Chambre des communes, la sécurité m'a toujours intéressé. Est-il possible d'être si corrompu sans qu'il y ait de corrupteurs? J'ai souvent remarqué que les corrupteurs n'habitaient même pas les

responsible for the corruption did not live in the same country or on the same continent where the corruption is prevalent. Have I missed something here? Has everything changed suddenly, and corruption now springs solely from within a country's borders?

Different sensibilities and problems prevail, and racism is ever present. I hope that our mandate extends to addressing the question of security as well as stability. Perhaps the time has come to have in place a truly well-equipped inter-African force, comprised of and headed by Africans, to ensure stability and security, instead of a military regime.

The Chairman: That is already the case.

Senator Prud'homme: I know, but the regime is still more or less armed. It is poorly organized, but it is a start. Are we on the right track? I believe that we are.

[English]

I am often colourful in my language. I will be attentive; I will choose the word "disgust." When I see people who have nothing in their bellies, yet the country has better arms than the Canadian Armed Forces. It disgusts me. I know that these arms are not produced in Africa. I know that they are not suddenly showing up in all the places that we can find in Africa that you know better than I.

This must be included in our reflection. You are the first witnesses we have heard on this subject, and I am honoured to meet the three of you. I am pleased to be under the chairmanship of Senator Stollery, my ex-colleague in the House of Commons.

Could you comments on both of these issues: Corruption and corruptors; and armed forces to ensure better stability and control of arms, that is, where those arms come from, and so forth? Is that part of the problem?

Mr. Zachernuk: The corruption issue is one of those stereotypes of Africa that was abused by many people to dismiss the subject. I think you are absolutely right that a corruptor is required. For example, during the Cold War, there were pretty obvious candidates for those roles, for example, Mobutu in Zaire and others elsewhere during the liberation in southern Africa, Angola and so forth.

If it is true that corruption is an endemic problem in Africa, and I think the case can be made, you must ask why. Is it founded in African culture? No. Is it something about Africans? No, it is about the system. The system has been well-analyzed in the concept that Professor Cooper was using of the gatekeeper state. That was the idea in the 1960s and 1970s. The state became the one locus of power. In the game where everyone is trying to control the state, which has limited abilities and little power to affect things on the ground inside the country but all of the powers to affect things going to and coming from the country, that is a recipe to create corrupt governance. The historical creation of corruption needs to be analyzed and needs to be separated from the idea that it is an African culture. Corruption

pays ou le continent où la corruption sévissait. Suis-je dépassé pas les événements? Tout a-t-il soudainement changé et la corruption sévit-elle seulement à l'intérieur?

Il existe des sensibilités, des difficultés et ce racisme toujours présent. J'espère que la sécurité qui amène la stabilité fait partie de notre mandat. Peut-être le temps est-il venu d'avoir une force interafricaine vraiment bien équipée, menée et composée d'Africains, pour assurer la stabilité et la protection et non pas un régime militaire.

Le président : Ils l'ont déjà.

Le sénateur Prud'homme : Oui, mais elle est plus ou moins armée. Le tout est mal organisé, c'est un début. Somment-nous sur la bonne voie? Oui, nous sommes sur la bonne voie.

[Traduction]

J'emploie souvent des expressions imagées et je choisis, après mûre réflexion, le terme « dégoût ». Quand je vois des gens qui sont affamés dans un pays qui possède de meilleures armes que les Forces armées canadiennes, je suis dégoûté. Je sais que ces armes ne sont pas fabriquées en Afrique et je sais aussi qu'elles n'apparaissent pas comme par magie dans tous ces endroits d'Afrique que vous connaissez mieux que moi.

Ceci doit faire partie de notre réflexion. Vous êtes les premiers témoins que nous entendons sur le sujet, et c'est pour moi un honneur de vous rencontrer tous les trois. Je suis heureux d'être sous la présidence du sénateur Stollery, mon ancien collègue de la Chambre des communes.

Qu'avez-vous à dire au sujet de ces deux points : la corruption et les corrupteurs d'une part et d'autre part, les forces armées censées assurer une meilleure stabilité et un plus grand contrôle des armes, c'est-à-dire, vérifier, entre autres, d'où elles proviennent? Cela fait-il partie du problème?

M. Zachernuk : La question de la corruption est l'un de ces clichés à propos de l'Afrique véhiculé par bien des gens afin de balayer le sujet du revers de la main. Je crois que vous avez absolument raison lorsque vous dites qu'il faut un corrupteur. Par exemple, pendant la guerre froide, des candidats ne manquaient pas pour jouer ces rôles; Mobutu au Zaïre, et d'autres, pendant la libération, dans le sud de l'Afrique, en Angola et ainsi de suite.

S'il est vrai que la corruption est un problème endémique en Afrique, et je crois qu'on peut le prouver, il faut en connaître la raison. Est-ce qu'elle fait partie de la culture africaine? Non. Les Africains en sont-ils la source? Non. C'est le système qui l'est. Il a été analysé sous tous ses angles selon le concept auquel s'est référé le professeur Cooper : l'État gardien. C'est ce que l'on pensait dans les années 60 et 70, lorsque l'État est devenu le seul point de convergence du pouvoir. Quand on se prête au jeu où tout le monde essaie de contrôler l'État, lequel possède des capacités limitées et peu de pouvoirs pour faire changer les choses sur le terrain, au pays, mais qui, en revanche, détient tous les pouvoirs pour influencer sur tout ce qui y entre et tout ce qui en sort, c'est le meilleur moyen d'aboutir à la corruption des affaires publiques. Il

can be eliminated by, I think, a new structure of power. That power would involve popular voices controlling government as opposed to gatekeeper states.

On the subject of a security force, my only observation would be that, it is now a matter of great urgency for people like Thabo Mbeki and others who are promoting the new African union in replacement of the old organization of African unity, in the sense that Africans should somehow be able to intervene on their own continent and not rely on outside interference.

Whatever the strategic or military implications, the political and cultural implication of Africans in that role is most important. It is part and parcel of what the African union agenda and dream is about. It should be supported. For other reasons it does not make sense. However, it does bear some consideration. It is a statement in reaction to the sense of Africans being left outside of the making of their own history, to which I referred. Inside African ruling circles this subject has a significant resonance.

Mr. Stapleton: On the issue of corruption, I agree with the stereotype issue, but I also agree it is a reality in many places. This is a concept that can be used by politicians to manipulate. In Zimbabwe now, to be accused of corruption is a way to get rid of political rivals. To understand corruption in Africa we must also understand that the colonial system was inherently corrupt. It was about ripping people off. The governments that replaced them adopted the same system. You have to change that tradition and system. I do not think it has anything to do with African culture or anything like that, it is about that system.

I do not wish to blame everything on the colonizers of the past. Africans must be responsible. There is a growing awareness of that.

On the subject of corruptors, who is buying all of the, let's say, illicit diamonds? This subject has been addressed by the UN. There is a worldwide market for illegal diamonds coming from Sierra Leone, Mbuji-Mayi in the Congo, and Angola. It is not Africans who are buying them. There is a market for endangered species or parts of endangered animals, for example, parts of gorillas, rhino horns and ivory. The market is usually not within Africa.

The concept of an African force is embryonic. In fact, it exists. However, the problem is that most African armed forces do not have the money or the infrastructure to make it work. Capable Rwandan soldiers going to, say, Darfur, would have to use American or British transport planes because no African government has a fleet that can airlift up companies or battalions of troops. I agree that it is something that has to be developed.

Having former colonial powers come in and try to be peacekeepers is problematic. Belgian paratroopers were killed in Rwanda. You have to read Roméo D'Allaire's book to know about the problems he had because some of the troops under his

faut analyser la source historique de la corruption et s'abstenir de dire qu'elle est ancrée dans la culture africaine. Selon moi, la corruption pourrait être éliminée par l'instauration d'une nouvelle forme de pouvoir où la population, et non les États gardiens, aurait prise sur les affaires publiques.

La seule chose que j'ai à dire au sujet des forces de sécurité, c'est que des gens comme Thabo Mbeki et les autres sentent qu'il est maintenant très urgent de promouvoir la nouvelle Union africaine qui remplacerait l'Organisation de l'unité africaine; en effet, les Africains devraient être en mesure d'intervenir sur leur continent sans avoir à se fier à l'intervention de l'extérieur.

Peu importe les incidences stratégiques ou militaires éventuelles, la participation politique et culturelle des Africains est d'une grande importance. Elle fait partie intégrante du programme de l'union africaine et du rêve qu'il inspire et devrait être appuyée. Bien qu'elle soit pour d'autres raisons peu judicieuse, elle mérite d'être prise en compte. C'est en fait une réaction face au sentiment qu'ont les Africains d'être tenus à l'écart de leur histoire, comme je l'ai dit plus haut. C'est un sujet auquel les cercles dirigeants d'Afrique s'intéressent vivement.

M. Stapleton : En ce qui concerne la corruption, je suis d'accord qu'il s'agit d'un cliché, mais c'est aussi la réalité dans bien des régions et c'est un concept dont peuvent se servir les politiciens pour manipuler les gens. Ainsi, au Zimbabwe, il suffit d'accuser ses opposants politiques de corruption pour s'en débarrasser. Pour comprendre la corruption en Afrique, il faut aussi savoir que le régime colonial était foncièrement corrompu et arnaquait les gens. Les gouvernements subséquents ont adopté le même système qu'il faut changer, tout comme la tradition. Je ne crois pas que la culture africaine ou quelque chose du genre puisse l'expliquer, c'est plutôt ce système qui en est la cause.

Je ne cherche pas à tout mettre sur le dos des colonisateurs. Les Africains doivent être responsables et on devient de plus en plus sensibilisé à cet égard.

Parlons des corrupteurs; qui achète, par exemple, les diamants illicites? Les Nations unies se sont déjà penchées sur la question. Il existe un marché mondial des diamants illégaux de la Sierra Leone, de Mbuji-Mayi au Congo et de l'Angola; et ce ne sont pas les Africains qui les achètent. Il existe aussi un marché des espèces en péril ou des parties de ces animaux, par exemple, les parties du gorille, les cornes de rhinocéros et l'ivoire, et ce trafic ne se fait pas habituellement en Afrique même.

L'idée d'une force africaine est encore à l'état embryonnaire, mais elle existe. Le problème, cependant, c'est que la plupart des forces armées africaines n'ont ni l'argent ni les infrastructures voulus pour l'avancer. Les soldats rwandais qui partent, au Darfour, par exemple, doivent utiliser des avions de transport américains ou britanniques étant donné qu'aucun gouvernement africain ne possède de flotte pour aéroporter les compagnies ou bataillons. Je pense aussi que c'est quelque chose qu'il faudrait mettre en place.

Les anciens pays coloniaux qui veulent se faire gardiens de la paix ne sont pas bien reçus. Des parachutistes belges ont été tués au Rwanda. Il suffit de lire le livre de Roméo D'Allaire pour connaître les problèmes auxquels il a été confronté, parce que

command were from a Belgian army, and because Belgium was a former colonial power there was local hostility towards them. They were behaving towards Africans badly. They were racist and patronizing.

You must remember that, in creating an African force such as that, different African governments have different interests. For the longest time, between 1998 and 2002, Uganda and Rwanda were at war with Zimbabwe, Angola and Namibia over the loot of the resources of the DRC. No one declared a war, but they were fighting and they were backing different sides in the war.

We were talking about weapons before the session. Areas have been flooded with firearms and it heightens the level of destruction that can be achieved. That is a legacy of the Cold War. I used to teach at the University of Fort Hare in South Africa. It was the crucible of a struggle. Famous people attended the university. Nelson Mandela was expelled from there in 1940; and Robert Mugabe went there. For a long time, it was the only university Black South Africans could attend. The students were very struggle-minded. You could buy an AK-47 in the student residences for 50 Rands. That is about \$10 now, and it was about \$20 almost 10 years ago. I do not think you can do that now, but it demonstrates the level of firearms saturation.

I would not agree that the firearms in many places in Africa are very up to date. They are usually quite old, usually of former East Bloc origin, but there are arms dealers who are making a lot of money selling this surplus from the Cold War, and that has to be clamped down on.

The best way to maintain peace in an area is to get rid of those weapons; not to just compromise; they have to be collected.

Mr. Cooper: I agree with my colleague. I want to underscore that the structural condition that makes for corruption and the arms deals that distribute these guns is a huge disparity of resources, that is, you are in the wrong side of the gate. If you live in an African country you can see what is available outside. The differences are so enormous that the possibilities for dubious deals at that interface are huge. Having resources available by other means will do something to alleviate that.

You made a point about African security forces, which I think is valuable. We did have the intervention of ECOWAS into Sierra Leone. It had its problems but it does show that there is an effort to have Africans do collectively what individual countries cannot do. That is one other way to look forward.

Senator Losier-Cool: Would you advise the committee to look at the transparency of international reports? That is a way by which we may determine which countries are the most corrupt. Will that help us in any way?

certain soldats placés sous son commandement faisaient partie de l'armée belge. Comme la Belgique est une ancienne puissance coloniale, ces soldats se sont heurtés à l'hostilité des Rwandais. Les Belges agissaient mal envers les Africains, se montrant racistes et condescendants.

Dans l'éventualité d'une telle force africaine, il ne faut pas oublier que les intérêts des divers gouvernements africains sont différents. Trop longtemps, entre 1998 et 2002, l'Ouganda et le Rwanda ont fait la guerre au Zimbabwe, à l'Angola et à la Namibie à cause du pillage des ressources de la République démocratique du Congo. Personne ne s'est déclaré la guerre, mais tous se sont battus pour l'une ou l'autre des parties.

Nous parlions des armes, juste avant la séance. Des armes ont été introduites en très grand nombre dans certains secteurs, ce qui a accentué les possibilités de destruction. Voilà ce que nous a légué la guerre froide. J'ai été professeur à l'Université de Fort Hare en Afrique du Sud, véritable creuset de la lutte. Des gens célèbres l'ont fréquentée, Nelson Mandela en a été expulsé en 1940 et Robert Mugabe y a étudié. Pendant longtemps, elle a été la seule université ouverte aux Noirs d'Afrique du Sud. Les étudiants ne pensaient qu'à se battre; dans les résidences universitaires, on pouvait se procurer un AK-47 pour 50 rands, ce qui équivaut à environ 10 dollars d'aujourd'hui et 20 d'il y a dix ans. Je ne crois pas que ce soit encore possible, mais cela prouve tout de même que les armes à feu ne manquaient pas.

Je ne dirais pas que les armes à feu sont modernes à l'échelle du continent africain; elles sont particulièrement vieilles et proviennent essentiellement de l'ancien bloc de l'Est, mais les trafiquants d'armes empochent tout de même beaucoup d'argent en vendant ces surplus de la guerre froide; il faut y mettre un terme.

La meilleure façon de maintenir la paix consiste à éliminer les armes; il ne suffit pas de d'arriver à des compromis, il faut récupérer ces armes.

M. Cooper : Je suis tout à fait d'accord avec mon collègue et je tiens à souligner que c'est à cause des structures en place que sévit la corruption et que c'est à cause du trafic d'armes que l'on aboutit à une énorme disparité des ressources; les Africains se rendent bien compte qu'ils sont du mauvais côté de la barrière et sont conscients de ce qui est offert ailleurs. Les différences sont tellement énormes que les possibilités d'opérations douteuses se multiplient. Disposer des ressources d'une autre façon permettrait sans doute de redresser la situation.

Ce que vous avez dit sur les forces de sécurité africaines est intéressant. La CEDEAO est intervenue à Sierra Leone et même si elle s'est butée à quelques problèmes, elle a tout de même permis de montrer que tous ensemble, les Africains peuvent faire des choses qu'un pays seul est incapable d'accomplir. C'est une autre manière de voir les choses.

Le sénateur Losier-Cool : Conseilleriez-vous au comité de se pencher sur la transparence des rapports internationaux? C'est tout de même une façon de déterminer quels pays sont les plus corrompus. Croyez-vous que ce serait utile?

Mr. Cooper: That is a start but there are many ways of being corrupt. What actual interfaces are involved? The conflict diamond issue needs to be looked at in a specific way. With respect to the oil pipeline that is being built to Chad, attempts are being made to closely monitor not only how it is done but also what happens to the oil revenue to ensure that this is done not in the cozy way of rounding up the usual suspects but in a more international way. These issues need to be confronted, but you have to view the corruptors and the corrupt in the same framework. How do you break into this vicious circle?

The Chairman: I would add about that it is a complete myth that Africa is particularly corrupt. I just returned from my 24th trip to Columbia. I have spent a lot of time in South America. We are on the record, so I will not give any specific instances, but in my experience corruption is the result of poverty. People who have no money, have nothing, become corrupt.

Senator Mahovlich: In the history of Africa has there ever been a time when they tried to unite into a dominion or a confederacy? Was there ever a time when they tried to get together and unite all the states?

Mr. Stapleton: It was an idea in the 1950s and 1960s. Pan-Africanism as a concept goes back to the late 19th century or early 20th century, perhaps even before. It came from African-Americans and it originated with people such as W.E.B. Dubois and Marcus Garvey in the early 20th century who were responding to racism in their own homes, in the U.S. and colonial Jamaica. They saw going back to Africa as a way to escape those problems, and they tended to view it in a romantic way. They had the idea that all people of African descent, Africans and African-Americans and so on, should unite and there should perhaps be a United States of Africa.

Those ideas led to the creation of an organization of African unity in the early 1960s, but many other forces were working against it. You had also the Monrovia group who were against that vested interest in local states. I think pan-Africanism was never taken seriously, and too many things were working against it.

Mr. Cooper: Another attempt that was more institutionally grounded was in French Africa just after World War II. Some of the political leaders there did not want independence in the sense of each little colonial territory becoming its own nation state, but they wanted, rather, French-speaking Africa as a whole to become a federation. Leopold Senghor was one of the leaders of this movement. He was trying to build an empire-to-federation rather than empire-to-nation state transition. Had that succeeded, it might have changed the picture quite a bit. Many vested interests were leaning the other way. One was France which did not want to have such a powerful and united force and could not imagine any form of federation of equals. It would have to be a federation of everyone underneath France.

The other interest comprised a few of the leaders within the French colonies who would organize political movements or political machines in some cases within their own territory, and

M. Cooper : Ce serait un bon point de départ, mais on peut être corrompu de diverses façons. Quelles sont les véritables interactions? Il faut aborder la question des diamants sous un certain angle. En ce qui concerne l'oléoduc en construction au Tchad, on tente non seulement d'en surveiller de près le déroulement, mais on veut aussi savoir ce qu'il va advenir des revenus que génère le pétrole afin d'assurer que le tout se fasse selon des normes plus internationales. Il faut s'attaquer à ces questions, tout en plaçant les corrupteurs et la corruption dans le même cadre. Comment sortir de ce cercle vicieux?

Le président : Je voudrais ajouter que la corruption qui sévit en Afrique n'est rien d'autre qu'un cliché. Je suis tout juste de retour de mon 24^e voyage en Colombie et j'ai passé beaucoup de temps en Amérique du Sud. Je ne donnerai pas d'exemples spécifiques, puisque tous nos propos sont consignés au compte-rendu, mais d'après mon expérience, la corruption découle de la pauvreté. Ceux qui n'ont pas d'argent, qui n'ont rien, deviennent corrompus.

Le sénateur Mahovlich : Dans l'histoire de l'Afrique, les pays ont-ils jamais tenté de s'unir pour former une confédération? Ont-ils jamais tenté de le faire?

M. Stapleton : Il en a été question dans les années 50 et 60. Le concept du panafricanisme remonte au XIX^e siècle ou au début du XX^e, et peut-être plus haut encore; il a été mis de l'avant par des Afro-américains tels W.E.B. Dubois et Marcus Garvey, lesquels voulaient dénoncer le racisme chez eux, aux États-Unis et en Jamaïque coloniale. Pour eux, retourner en Afrique était une solution à ces problèmes et ils s'en sont fait une idée romantique; pour eux, tous les gens de descendance africaine, les Africains et les Afro-américains devaient s'unir et former les États-Unis d'Afrique.

Ces idées ont mené à la création d'une organisation de l'unité africaine au début des années 60, mais plusieurs facteurs militaient contre elle. Le groupe Monrovia était aussi contre les intérêts acquis de certains États locaux. Je crois que le panafricanisme n'a jamais été pris au sérieux et que trop de facteurs jouaient contre lui.

M. Cooper : On a assisté à une autre tentative en Afrique francophone, plus solide sur le plan institutionnel, juste après la Deuxième Guerre mondiale. Certains des chefs politiques ne voulaient pas d'une indépendance où chaque petit territoire colonial serait devenu un État nation; ils voulaient plutôt voir une Afrique francophone devenir une fédération. C'est dans ce sens que Leopold Senghor, l'un des leaders politiques de ce mouvement, a tenté d'orienter la transition. S'il avait réussi, les choses auraient été plutôt différentes, mais tous les intervenants n'étaient pas du même avis. Ainsi, la France ne voulait pas d'une force aussi puissante et unie et ne pouvait imaginer un tel rassemblement d'États égaux. Elle aurait plutôt souhaité que tous relèvent d'elle.

Outre la France, quelques-uns des leaders des colonies françaises à la tête de mouvements ou de réseaux politiques et ce, parfois même sur leur propre territoire, craignaient qu'une fois

they were afraid that if their territory was subsumed into a larger federation, they would be undercut from somebody outside. Since some territories were richer than others, the richest ones had the least interest in supporting a federation. There were these strong forces against it.

It is interesting that in Senghor's case there was a 15-year period where there was an attempt to get serious about how to build institutions to create a federation. Senghor himself saw the failure of this as one of the great tragedies of his lifetime.

The Chairman: On behalf of my colleagues, I thank you very much. As I said, we are just beginning our study, and we have a lot to grasp. If I sound confused, it is because I am confused.

The committee adjourned.

englobés dans une fédération, ils ne se fassent couper l'herbe sous le pied. Les territoires plus riches que d'autres n'avaient pas autant d'intérêt à appuyer la fédération. Voilà donc ce qui a joué contre elle.

N'est-il pas intéressant que Senghor ait tenté pendant 15 ans de bâtir les institutions qui auraient permis de créer la fédération? Cet échec fut pour Senghor une des grandes tragédies de sa vie.

Le président : Au nom de tous mes collègues, je vous remercie. Comme je l'ai mentionné, nous n'en sommes qu'au début de notre étude, et nous avons beaucoup de choses à cerner. Si je vous semble décontenancé, c'est que je le suis.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Philip Zachernuk, Professor, Department of History, Dalhousie University, and President, Canadian Association of African Studies.

Timothy Stapleton, Associate Professor, Department of History, Trent University.

Frederic Cooper, Professor, Department of History, New York University.

TÉMOINS

Philip Zachernuk, professeur, département d'histoire, Université Dalhousie, et président, Association canadienne des études africaines.

Timothy Stapleton, professeur agrégé, département d'histoire, Université Trent.

Frederic Cooper, professeur, département d'histoire, Université de New York.